

INSTITUT EUROPEEN DE L'UNIVERSITE DE GENEVE

**« Mon cœur bat pour ce que je combats »  
Lion Feuchtwanger et l'Europe**

Mémoire présenté pour l'obtention du Diplôme  
d'études approfondies en études européennes par  
Judith Heitkamp

Redigé sous la direction du Professeur Pascal Dethurens  
Juré: Professeur Jenaro Talens  
Mai 2007

## Table des matières

<b>Introduction</b>	3
PREMIERE PARTIE	
<b>Warren Hastings, Gouverneur de l'Inde (1916)</b>	7
<b>Ou : Action versus contemplation</b>	
1. Le vainqueur	7
2. Désirer et vouloir	8
3. L'Europe destructrice	10
4. A la quête d'une alternative à un mode de vie	12
DEUXIEME PARTIE	
<b>Exil (1940)</b>	16
<b>Ou : Barbarie versus culture</b>	
1. L'artiste politisé	17
2. Les petits pays sans pouvoir à la frontière du 'Reich' allemand	18
3. L'Europe dépassée	20
4. La raison dure d'une nouvelle société/cœur et tête	22
TROISIEME PARTIE	
<b>Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis (1947)</b>	25
<b>Ou : Réaction versus progrès</b>	
1. L'Américain et l'Européen	25
2. Un univers absolutiste	26
3. L'Europe condamnée à périr	29
1. La réaction : Toinette et Louis	29
2. Le progrès : Beaumarchais et Franklin	32
4. Du côté du progrès	35
<b>Conclusion : La modernité de l'Europe feuchtwangerienne</b>	40
<b>Tableau chronologique</b>	43
<b>Bibliographie</b>	44

## **Remerciements**

*Mes remerciements chaleureux  
au Professeur Detburens  
à l'IEUG  
à la volée 2004/2005,  
à Adrian  
et à Johannes (né le 9. 2. 2005).*

*jb*

# Introduction

« Mein Herz ist auf Seite dessen, was ich bekämpfe », « mon cœur bat pour ce que je combats »<sup>1</sup> - une phrase fort caractéristique pour toute une vie. Lion Feuchtwanger l'a écrite en 1933, déjà exilé, pour désigner sa position entre l'internationalisme socialiste, auquel il adhéraient et qu'il jugeait raisonnable, et la nostalgie des différences et de l'individualité, qu'il appelait romantiques. Mais cette phrase s'applique plus généralement aussi. Feuchtwanger exigeait de lui-même toujours une approche rationnelle, qu'il s'agisse de la guerre, de la révolution, de l'avenir de l'humanité, de l'exil, d'un nouveau livre - ou de l'Europe. L'Europe, qui était sa patrie culturelle, sa patrie perdue, sa patrie dépassée. Elle présente un topos central partout dans son œuvre, et les théories et philosophies auxquelles il adhéraient pendant sa vie le menaient pratiquement toujours à la refuser. Et pourtant, le travail d'un écrivain est plus que l'écho de sa raison. « Mein Herz ist auf Seite dessen, was ich bekämpfe » - la phrase vaut particulièrement pour l'Europe de l'œuvre de Lion Feuchtwanger. Le présent mémoire essaiera de le montrer.

Feuchtwanger était un Européen particulier. Un juif non pratiquant, qui tenait beaucoup à la dimension cosmopolite de sa religion. Un voyageur dans tous les coins du continent, cultivé, parlant cinq langues vivantes - européennes - et trois langues mortes - européennes, si l'on y compte l'ancien hébreu - avec des connaissances du sanskrit et de l'arabe. Un observateur décrivant l'Europe contemporaine et historique, qui gagnait, dès le début, la plus grande partie de son argent par les éditions anglophones de ses ouvrages d'un côté et par les éditions russes de l'autre. Un artiste, que l'Europe entière a fêté et qu'elle n'a pas protégé. Un patriote allemand, privé de sa patrie à l'âge de 48 ans, chassé dans le vide de l'exil, s'enracinant de nouveau en Europe, en France, chassé de nouveau, s'installant hors d'Europe finalement, en Californie - ce qui n'était qu'un nouveau poste d'observation sur l'Europe; à une seule exception, également ses romans de la période américaine traitent tous des sujets européens, qu'ils s'agisse du régime de Vichy en France<sup>2</sup>, de la fin de l'absolutisme<sup>3</sup> ou de l'émancipation politique dans ses romans sur Goya<sup>4</sup> et Rousseau<sup>5</sup>. Bref, un homme qui portait en soi l'Europe pendant toute sa vie, avec « beaucoup d'amour et beaucoup de haine »<sup>6</sup>, comme il lui est arrivé de dire un jour. L'Europe de nos jours, surtout influencée par l'Union Européenne, après l'effondrement de l'Union Soviétique, il ne l'a pas connue: Feuchtwanger est mort en 1958, un an après la signature des contrats fondateurs. Aujourd'hui, 50 ans plus tard, la lecture de ses œuvres rencontre une situation politique qui a fondamentalement changé.

Pour Thomas Mann, Feuchtwanger était, avec de l'ironie et du respect, le « petit maître »<sup>7</sup>, Heinrich Mann lui attestait d'avoir donné la vie au « roman type Feuchtwanger »<sup>8</sup>, et Bertolt Brecht l'appelait « l'un de mes peu nombreux enseignants »<sup>9</sup>. Les représentants les plus divers de l'univers littéraire germanophone de l'époque reconnaissent son œuvre. Pourtant, quand Feuchtwanger est mort en 1958, il était pratiquement oublié en Allemagne, au moins par une très

---

<sup>1</sup> Lion FEUCHTWANGER, « Bin ich ein deutscher oder jüdischer Schriftsteller? (1933) », in: Id., *Ein Buch nur für meine Freunde*, Frankfurt am Main, Fischer, 1984, p. 362, trad. jh. Le passage entier est le suivant: « Mein Herz ist auf Seite dessen, was ich bekämpfe. Soweit ich meine Arbeit abhängig machen kann von meinem Verstand, tue ich das, bemühe mich also, in der Richtung des Morgen, des Internationalismus zu wirken. Aber ich tue es mit Bedauern ».

<sup>2</sup> Id., *Simone* (première édition en 1943), Frankfurt am Main, Fischer, 1983.

<sup>3</sup> Id., *Die Füchse im Weinberg* (première édition en 1947), Berlin, Aufbau.

<sup>4</sup> Id., *Goya oder der arge Weg der Erkenntnis* (première édition en 1951), Berlin, Aufbau, 2001.

<sup>5</sup> Id., *Narrenweisheit oder Tod und Verklärung des Jean-Jacques Rousseau* (première édition en 1952), Berlin, Aufbau, 1998.

<sup>6</sup> Id., « Zu meinem Roman „Waffen für Amerika“ (1954) », in: Id., *Ein Buch nur für meine Freunde*, Frankfurt am Main, Fischer, 1984, p. 401, trad. jh. - « viel Liebe und viel Hass ».

<sup>7</sup> Thomas MANN, « Freund Feuchtwanger », in: *Weltwoche*, Zürich, 2. 7. 1954.

<sup>8</sup> Heinrich MANN, « Der Roman, Typ Feuchtwanger », in: *Ost und West*, Berlin, Nr. 6, Juin 1949.

<sup>9</sup> Bertolt BRECHT, « Gruß an Feuchtwanger », (Berlin, 1949), in: Reinhold JARETZKY, *Lion Feuchtwanger mit Selbstzeugnissen und Bilddokumenten*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1984, p. 149.

grande partie de ses anciens lecteurs - ceux qui vivaient en RFA. Les livres de cet écrivain exilé et gauchiste n'étaient pas vendus en RFA, la science ne s'intéressait pas encore aux travaux de l'exil, la majorité du public de la guerre froide ne voulait pas d'un sympathisant de l'URSS. Feuchtwanger avait agressé le milieu bourgeois allemand avec *Erfolg*<sup>10</sup>, il avait qualifié la construction de l'URSS d'œuvre de la raison pure, il avait chanté les louanges de Staline, il n'était pas revenu en Allemagne: il était sanctionné. La re-découverte de son œuvre en RFA ne commençait que vers la fin des années 60 devant l'arrière-plan d'un intérêt accru pour la littérature de l'exil. On le lisait surtout en tant qu'écrivain politique en focalisant sur les romans contemporains<sup>11</sup>. Cependant, la RDA a souvent honoré et invité l'écrivain, bien que ses germanistes étaient tenus de critiquer un certain manque de conscience de classe dans ses romans<sup>12</sup>. A l'étranger, on s'intéressait avant tout à ses romans historiques. Beaucoup d'entre eux ont été traduits en français, par exemple, du *Juif Süß*<sup>13</sup> au *Roman de Goya*<sup>14</sup> et à *La sagesse du Fou – mort et transfiguration de Jean-Jacques Rousseau*<sup>15</sup>; par contre, les lecteurs francophones d'aujourd'hui ne peuvent lire qu'un seul roman contemporain, *Exil*, datant de 1939, et disponible en français uniquement depuis 2000<sup>16</sup>.

Né en 1884 dans une famille juive orthodoxe de laquelle il s'éloignait bientôt, Feuchtwanger commençait sa carrière par des travaux journalistiques. Jusqu'au début des années 20, il écrivait surtout des pièces de théâtre, parmi lesquels *Warren Hastings*<sup>17</sup>, le premier des trois textes sur lesquels le présent travail focalise. Le succès international venait en 1917 avec un roman historique: *Jud Süß*<sup>18</sup> (qui sera plus tard abusé par le film antisémite de Veit Harlan). *Erfolg*<sup>19</sup>, roman lucide qui décrit la montée du fascisme en Bavière, paru en 1930, lui procurait l'une des premières places sur les listes des expatriations des nazis. Feuchtwanger se trouvait aux Etats-Unis, quand Hitler vint au pouvoir. Ses livres furent brûlés, ses biens confisqués, il ne rentra plus jamais en Allemagne. Pendant son exil à Sanary-sur-mer, il s'engageait contre les nazis et se confessait sympathisant de l'URSS. Une querelle avec des écrivains critiques envers la Russie de Staline, comme André Gide, culminait dans l'éloge *Moskau 1937*<sup>20</sup>, rapport de voyage naïvement crédule. *Exil*<sup>21</sup>, le deuxième texte du corpus, apparaissait en 1940 et terminait la *Trilogie de la salle des pas perdus* sur l'Allemagne et l'Europe face au national-socialisme. Dans la même année, Feuchtwanger obtenait un visa pour les Etats-Unis. Par la suite il mettait l'accent de son travail de plus en plus sur le roman historique reflétant le présent. *Die Füchse im Weinberg*<sup>22</sup> (la version francophone sera plus tard intitulée *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis*<sup>23</sup>), paru en 1947, constitue un exemple. Lion Feuchtwanger est mort en 1958 en Californie sans jamais être rentré en Europe.

<sup>10</sup> Cf. Lion FEUCHTWANGER, *Erfolg* (première édition en 1930), Frankfurt am Main, Fischer, 1975.

<sup>11</sup> Cf. pour un résumé rétrospectif par exemple Klaus MODICK, « Vernarbte Wunden oder „Was wir an ihm problematisch finden“ », in: Wilhelm von STERNBURG (sous la direction de), *Lion Feuchtwanger, Materialien zu Leben und Werk*, Frankfurt am Main, Fischer, 1989, pp. 278 – 291.

<sup>12</sup> Cf. par exemple Joseph PISCHEL, *Lion Feuchtwanger*, Leipzig, Reclam, 1976.

<sup>13</sup> Lion FEUCHTWANGER, *Le juif Süß*, trad. de l'allemand par Serge Niémetz, Paris, Belfont, 1999.

<sup>14</sup> Id., *Le roman de Goya*, trad. de l'allemand par Henri Thiès, Paris, Calmann-Lévy, 1985.

<sup>15</sup> Id., *La sagesse du fou ou Mort et transfiguration de Jean-Jacques Rousseau*, trad. de l'allemand par Claude Porcell, Paris, Fayard, 1998.

<sup>16</sup> Id., *Exil*, trad. de l'allemand par Nicole Casanova, Issy-les-Moulineaux, Arte Ed./Paris, Kiron Ed. du Félin, 2000.

<sup>17</sup> Id., *Warren Hastings, Gouverneur von Indien*. Schauspiel in vier Akten und einem Vorspiel, München, Berlin, Georg Müller, 1916, 143 p.

<sup>18</sup> Id., *Jud Süß*, Berlin, Aufbau, 2004.

<sup>19</sup> Id., *Erfolg*, Frankfurt am Main, Fischer, 1975.

<sup>20</sup> Id., *Moskau 1937. Ein Reisebericht für meine Freunde. Mit Auszügen aus Feuchtwangers KGB-Akte*, Berlin, Aufbau, 1993.

<sup>21</sup> Id., *Exil*, Berlin, Aufbau, 1993.

<sup>22</sup> Id., *Die Füchse im Weinberg*, Berlin, Aufbau, 2004. Version francophone: Id., *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis*, trad. de l'allemand par Pierre Sabatier, Genève, Slatkine, 1977.

<sup>23</sup> Pour simplifier la lecture, en général le titre français sera utilisé pour désigner l'œuvre par la suite, surtout au chapitre III, s'il n'est pas particulièrement question de l'édition allemande.

En revanche, la plupart de ses sujets romanesques et dramatiques est liée à l'Europe, ont lieu en Europe, participent au discours sur l'Europe. L'écrivain ne l'a jamais conçue de manière géographique, elle est pour lui un mode de penser, de partager des idées « ...sur le confort intérieur et extérieur, sur la vraie vie, la liberté et la démocratie »<sup>24</sup>, un héritage de valeurs et des traditions, une connexion historique et même un destin. Par conséquent, l'Europe des années 30 par exemple est définie par Feuchtwanger en excluant les pays fascistes, le modèle alternatif à l'Europe libérale étant l'Union Soviétique<sup>25</sup>. A part l'Allemagne, surtout la France présente un pays européen très familier pour l'écrivain, il y a vécu pendant sept ans. Elle est également fort présente dans l'œuvre et le lieu d'action de deux des textes examinés ici.

Le corpus du présent travail autour du topos de l'Europe chez Feuchtwanger consiste en trois œuvres, choisies pour leur importance particulière concernant le sujet. Le drame *Warren Hastings* (1916)<sup>26</sup> oppose l'Europe à l'Asie en établissant l'alternative action ou contemplation. Le roman contemporain *Exil* (1940)<sup>27</sup> focalise sur l'antagonisme entre culture (l'Europe libérale) et barbarie (l'Allemagne nazie). Le roman historique *Die Füchse im Weinberg* (1947)<sup>28</sup> ou bien *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis* conçoit une lutte entre réaction et progrès, incarnés par l'Europe d'un côté et les Etats-Unis de l'Amérique du Nord de l'autre, présentés dans la constellation du 18<sup>ème</sup> siècle. Le travail focalise d'abord sur une analyse et interprétation de chaque texte, qui sera ensuite mis dans son contexte biographique, politique et culturel. Les chapitres explorant un ouvrage se servent du même modèle: après un bref résumé de l'intrigue, une section propre présente les évocations concrètes de l'Europe et de ses pays, suivie de l'interprétation du texte et de la mise en contexte. La vie de Lion Feuchtwanger se laisse structurer en trois périodes: débuts en Allemagne jusqu'à son expatriation (1884 - 1933), exil en France (1933 - 1940), exil aux Etats-Unis jusqu'à sa mort (1940 - 1958). Chaque phase est représentée par un texte. Finalement, les trois genres qui forment la plus grande partie de l'œuvre sont également représentés - le drame, le roman contemporain et le roman historique.

Jusqu'à ce jour, il n'y a pas d'édition des œuvres complètes. Le texte de *Warren Hastings* n'est presque plus disponible, un exemplaire de la première édition de 1916 se trouve à la Bayerische Staatsbibliothek à Munich. Par contre, les deux romans analysés dans ce travail se trouvent toujours en vente dans plusieurs langues. Lion Feuchtwanger a souvent commenté son propre œuvre. Une source considérable consiste dans le vaste recueil de ces petits textes, *Ein Buch nur für meine Freunde*<sup>29</sup>, que Feuchtwanger lui-même a fait publier en RDA en 1956, deux ans avant sa mort. On trouve plusieurs biographies sur l'écrivain, ainsi que des études sur de nombreux aspects de son œuvre - que ce soit la présentation des juifs ou des femmes, sa théorie du roman historique ou ses vues politiques<sup>30</sup>. Pour le présent travail, l'étude de Doris Rothmund sur Lion Feuchtwanger et la France<sup>31</sup> et la dissertation de Yong-Sang Lyu sur Lion Feuchtwanger et l'Inde<sup>32</sup> ont été particulièrement intéressantes. Cependant les positions de Feuchtwanger face à l'Europe n'ont pas encore été examinées.

---

<sup>24</sup> Id., *Exil*, op. cit., p. 664.

<sup>25</sup> Cf. chapitre II, *Exil* ou barbarie versus culture.

<sup>26</sup> Lion FEUCHTWANGER, *Warren Hastings*, op. cit.

<sup>27</sup> Id., *Exil*, op. cit.

<sup>28</sup> Id., *Die Füchse im Weinberg*, op. cit.

<sup>29</sup> Id., *Ein Buch nur für meine Freunde*, Frankfurt am Main, Fischer, 1984 (l'édition première sous le titre de *Centum Opuscula*).

<sup>30</sup> Cf. la vaste bibliographie de John M. SPALEK, *Lion Feuchtwanger - a bibliographic handbook*, München, K.G.Saur, 1998 - 2004, 4 vol.

<sup>31</sup> Doris ROTHMUND, *Lion Feuchtwanger und Frankreich. Exilerfahrung und deutsch-jüdisches Selbstverständnis*, Frankfurt am Main (et al.), Peter Lang, 1990.

<sup>32</sup> Yong-Sang LYU, *Lion Feuchtwanger und Indien: die Auseinandersetzung mit der indischen Philosophie zwischen 1914 und 1925*, Frankfurt am Main (et al.), Peter Lang, 2004.

La majeure partie de la littérature critique concernant Lion Feuchtwanger a été écrite en allemand. Les traductions des citations ont été faites par l'auteur de ce travail, ainsi que celles de tous les passages cités de *Warren Hastings* et d'autres textes non traduits de Feuchtwanger. Pour *Exil* et pour *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des États-Unis*, les éditions francophones ont été utilisées. Les passages concernés de la version originale se trouvent ajoutés en note de bas de page.

# PREMIERE PARTIE

## Warren Hastings, Gouverneur de l'Inde Ou : Action versus contemplation

*Warren Hastings*, le premier texte choisi pour la présente analyse sur Lion Feuchtwanger et l'Europe, représente le genre par lequel l'écrivain a vécu ses premiers succès: le drame. Chose que l'on oublie souvent quand on parle de cet auteur dont la popularité internationale sera, plus tard, entièrement fondée sur son travail de romancier<sup>33</sup>. Pourtant, Bertolt Brecht parle de la création de drames quand il l'appelle « un maître », même « un de mes peu nombreux enseignants »<sup>34</sup>. En fait, c'est leur coopération qui se trouve au début du concept du théâtre épique de Brecht, ainsi que de celui de Feuchtwanger du « roman dramatique », dont l'influence était limitée.

*Warren Hastings* a été terminé en 1916, il y avait plusieurs mises en scène en Allemagne et à l'étranger. Feuchtwanger vivait à Munich, il travaillait en tant que critique pour des journaux comme la *Schaubühne*, de temps en temps il mettait en scène des pièces de théâtre, et il écrivait des drames lui-même. Après un bref service militaire au début de la guerre, il était renvoyé pour des raisons médicales. La première guerre mondiale exerce une influence prépondérante sur son œuvre, comme il le dit dans sa *Tentative d'une autobiographie* de 1927: « S'orienter entre l'avant et l'après de la guerre, aller au-delà du déchirement des temps, cela me semble la tâche la plus difficile. Il me reste à accomplir la partie la plus importante »<sup>35</sup>. Au contraire des deux autres textes, qui visent le vieux continent de plus près, *Warren Hastings* se réfère à l'Europe entière. Celle-ci est opposée à l'Asie, représentée par l'Inde.

### 1. Le vainqueur

L'intrigue du drame a lieu en 1775, à Calcutta. Warren Hastings, gouverneur général britannique en Inde, règne avec beaucoup de succès et sans trop de scrupules. Il s'est beaucoup attaché au pays, il a appris le sanskrit, il a étudié les philosophes indiens. Hastings se sent la vocation d'unir « de chaud et le froid, l'Europe et l'Inde »<sup>36</sup>, il se voit comme le seul capable de mener à bien les affaires indiennes au sens des indigènes et des occupants à la fois. Mieux, par exemple, que le maharadja Nenkumar, l'ancien régent indigène, à présent « juste une formalité »<sup>37</sup> sur le plan politique, mais l'un des adversaires les plus importants du gouverneur. Nenkumar essaie d'affaiblir la position de l'anglais, mais la politique n'est pas le but final de sa vie, il se prépare à prendre l'habit du moine mendiant. Cependant, aux yeux des directeurs de la Compagnie Indienne, Hastings est devenu trop autonome et trop puissant. Une délégation arrive pour contrôler sa politique et les mesures prises. On lui reproche une erreur de comportement concernant 34 points, il aurait surtout souvent heurté le principe d'humanité. Une critique hypocrite par rapport aux revendications économiques de la Compagnie - « Soyez humain ... mais gagnez de l'argent »<sup>38</sup>. Hastings ne s'intéresse ni au profit ni aux questions sociales, il veut le pouvoir et il est décidé à le garder en employant tous les moyens. Pendant qu'un procès contre le

---

<sup>33</sup> L'une des rares études à l'égard de l'œuvre dramatique est celle de Claudie VILLARD, *L'œuvre dramatique de Lion Feuchtwanger (1905 – 1948) et sa réception à la scène*, Bern (et al.), Peter Lang, 1994.

<sup>34</sup> Bertolt BRECHT, « Gruß an Feuchtwanger », *op. cit.*

<sup>35</sup> Lion FEUCHTWANGER, « Versuch einer Selbstbiographie (1927) », in: Id., *Ein Buch nur für meine Freunde*, Frankfurt am Main, Fischer, 1984, p. 355, trad. jh. - « Durchzufinden zwischen dem Vor und dem Nach dem Krieg, den Riss der Zeiten in sich selber zu überwachsen, scheint mir die schwerste Aufgabe. Sie liegt zum größten Teil noch vor mir ».

<sup>36</sup> Id., *Warren Hastings, Gouverneur von Indien*. Schauspiel in vier Akten und einem Vorspiel, München, Berlin, Georg Müller, 1916, p. 123, traduction des tous les passages cités du drame: jh. – « das Heiße und das Kalte, Europa und Indien ».

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 24. - « reine Formsache ».

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 23. - « Seien Sie human [...] aber schaffen Sie Geld ».



gouverneur accusé se prépare - le témoin principal étant Nenkomar - Hastings fait arrêter et finalement exécuter ce même Nenkomar pour des raisons cousues de fil blanc. Le public est scandalisé. Le maharadja meurt stoïquement en laissant un dernier message pour le gouverneur:

*« Souviens-toi, mon frère, que s'arrêter, c'est mieux que marcher, que dormir, c'est mieux qu'être éveillé et qu'être mort, c'est mieux qu'être vivant. Où la mort nous amène, il n'y aura plus de souffrance, seulement le bonheur de la tranquillité éternelle au sein du Brahmâ »<sup>39</sup>.*

Comptant sur la cupidité des actionnaires de la Compagnie en Grande-Bretagne, Hastings leur procure d'énormes sommes par une expédition militaire contre l'innocent peuple des Rohillas. Un acte moralement injustifiable, pour lequel Hastings perd la confiance de son secrétaire Cowper, seul ami et ancien admirateur. En plus, le gouverneur se trouve forcé de renvoyer sa future femme Marianne en Europe - elle a commis la faute d'accepter un cadeau de l'un des ennemis de Hastings et d'établir des relations amicales avec ses opposants politiques. La fin de la pièce reste ouverte: un bateau portera les plaintes de la délégation contre le gouverneur vers Londres, mais aussi l'annonce de ses nouveaux succès. Hastings est sûr de pouvoir rester gouverneur. Mais il a payé cher pour son approche européenne de « désirer et vouloir ». Un moine mendiant, qui apparaît dans la dernière scène, autrefois un potentat séculaire lui aussi, incarne l'alternative philosophique indienne: « Je suis devenu calme. Mon bateau est arrivé à la rive opposée. Je suis au-delà de désirer et de vouloir, au-delà de la cupidité et du plaisir. Brahmâ est en moi, je suis en lui. Mes réincarnations ne seront plus nombreuses »<sup>40</sup>.

## 2. Désirer et vouloir

Contrairement aux deux autres textes choisis pour la présente analyse - comme à la plus grande partie de l'œuvre de Lion Feuchtwanger - le drame *Warren Hastings* a lieu sur une scène hors d'Europe, en Inde. Par conséquent, les deux pôles « Inde » (de temps en temps remplacé par « l'Asie ») et « Europe » sont généralement directement juxtaposés, et « Londres » ou « Grande-Bretagne » sont souvent utilisés dans un sens synonyme d'Europe. La majorité des personnages dramatiques provient d'Europe et réfléchit dans des catégories européennes. Ils partent de leur culture habituelle pour la comparer avec le monde exotique à Calcutta. Une perspective qui voit surtout une Inde irrationnelle et incompréhensible:

*« J'adore l'excès fastueux de sa sensualité et la sévérité de ses ascètes, j'adore ses dieux grotesques et gigantesques, les ornements délirants de ses pagodes, la force blanche de ses mosquées, ses hindous et ses musulmans, ses aristocrates qui étouffent sous leurs perles et leurs pierres précieuses et ses parias mourants de faim, les ruses et les pièges incessantes de ses potentats et la calme sagesse de ses philosophes et de ses poètes »<sup>41</sup>.*

Un pays mou donc, intrigant<sup>42</sup>, corrompu - « on trouvera des témoins indigènes pour tout »<sup>43</sup> - aux yeux des Européens. Quand Feuchtwanger donne la parole aux indiens, ils soulignent les valeurs de la patience, de la contemplation et du renoncement. L'important, ce n'est pas le succès extérieur à la fin de la vie, mais la paix et la sagesse intérieures:

---

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 117. - « *Erinnere Dich, mein Bruder, dass Ruhen besser ist als Gehen, Schlafen besser als Wachen und Totsein besser als Lebendigkeit. Denn der Tod führt hin, wo keine Qual mehr ist und nur die Seligkeit der ewigen Ruhe im Schoße des Brahma* ».

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 132. - « *Ich bin still geworden. Mein Boot ist am anderen Ufer. Ich bin jenseits von Wünschen und Wollen, jenseits von Begierde und Lust. Brahma ist in mir, ich in ihm. [...] Meiner Wiedergeburten werden nicht mehr viele sein* ».

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 123. - « *Ich liebe das prunkende Übermaß seiner Sinnlichkeit und die Strenge seiner Asketen, ich liebe seine grotesk-gigantischen Götter, die aberwitzigen Schnörkel seiner Pagoden, die weiße Wucht seiner Moscheen, seine Hindus und Mohammedaner, seine in Perlen und Edelsteinen erstickenden Fürsten und seine verhungerten Parias, die ruhelosen Tücken und Ränke seiner Machthaber und die ruhvolle Weisheit seiner Philosophen und Dichter* ».

<sup>42</sup> *Ibid.*, cf. p. 45.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 37. - « *Eingeborene Zeugen sind für alles zu haben* ».

« Trois ans encore, et enfin je changerai le manteau fastueux du maharadjah contre l'habit jaune d'ocre du renoncement, le rêve chancelant de ma vie se perdra derrière moi, un moine mendiant [...] réfléchissant sur Brabmâ, plein de paix, sans demeure, sans fardeau »<sup>44</sup>,

dit Nenkomar. Et le moine mendiant indien constate, qu'il a accompli la tâche de la vie: « Je suis au-delà de désirer et de vouloir »<sup>45</sup>. Warren Hastings, bien que véritable incarnation du « désirer et vouloir » avec toutes ses forces, est quand même caractérisé par une relation particulière avec l'Inde - le seul, « qui est capable d'ériger un pont entre l'Europe et l'Inde »<sup>46</sup>. Il n'est pas « indien » dans le sens d'accepter les habitudes indigènes pour régler la vie pour la colonie. Selon lui, qui porte des traits du *surhomme* de Nietzsche, l'Inde a besoin du conquérant de l'étranger: « L'Indien ne peut pas se gouverner lui-même. Il a besoin du conquérant étranger. Il y a eu l'arrivée des musulmans, celle des mahrattes, puis la nôtre ... je suis le potentat que le pays nécessite »<sup>47</sup>. Sa position extraordinaire entre les deux mondes lui permet de refuser la critique européenne de sa politique. Il la juge basée sur des fautes prémisses: « on n'a aucune idée en Europe »<sup>48</sup>; « difficile à comprendre [...] pour quelqu'un qui arrive juste d'Europe »<sup>49</sup>, « Vous venez d'Europe, vous prenez les indigènes pour une sorte de fauves que vous traitez humainement comme vous traitez humainement vos chevaux et vos chiens ... »<sup>50</sup>.

L'intérêt de la délégation britannique ne dépasse pas une approche abstraite: Francis, l'un des directeurs de la Compagnie, postule naïvement une morale absolue et un retour à la nature; ses collègues ne sont pas capables de comprendre l'Inde non plus: « Pour l'Inde, vous avez malheureusement apporté trop de préjugés européens »<sup>51</sup> et « Ce pays, que signifie-t-il pour eux? Un objet d'administration, un sujet pour pratiquer leur rhétorique et pour réaliser des expérimentations », dit le secrétaire Cowper<sup>52</sup>. Lors d'une soirée de Lady Marianne un petit orchestre joue de la musique européenne; on se moque des Indiens, qui ne s'y intéressent pas; seul Francis trouve remarquable de retrouver de tels sons à Calcutta:

« Francis: Une expérience étrange - écouter de la musique européenne à l'autre bout du monde. - Lady Marianne: Mes invités indiens n'étaient pas très impressionnés. J'espère que votre admiration pour ce peuple non corrompu n'embrasse pas la musique »<sup>53</sup>.

L'attitude de la délégation présente déjà l'image de l'Europe telle qu'elle est peinte dans la pièce: victorieuse, mais ignorante, efficace, mais arrogante, agressive, focalisée sur l'action et sur l'argent. Les bases de son succès ne sont plus stables. Un discours de Francis exprime une attitude critique envers cette « Europe pourrie » qu'on pouvait retrouver chez des intellectuels contemporains de Feuchtwanger également.

« Je suis allé en Inde parce que j'étais fatigué de l'Europe, parce que j'avais la nausée de ses conventions pourries, de sa culture séchée, de tout son ménage hypocrite de formation, de ses convictions, de son mode de vie [...]

---

<sup>44</sup> *Ibid.*, pp. 99 - 100. - « Noch drei Jahre, und ich darf den Prunkmantel des Maharadscha mit dem ockergelben Kleid der Entsagung vertauschen, der taumelnde Traum meines Lebens wird hinter mir verwehen, ein Bettelmönch [...] dem Brahma nachsinnend, friedenvoll, hauslos, lastenlos ... ».

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 132. - « Ich bin jenseits von Wünschen und Wollen, jenseits von Begierde und Lust ».

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 32. - « ... der eine Brücke schlagen kann zwischen Europa und Indien ».

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 122. - « Der Inder kann sich nicht selbst regieren. Er braucht den fremden Eroberer. Die Mohammedaner kamen, die Mahratten, dann wir [...] ich bin der Herrscher, den dieses Land braucht ».

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 9. - « ... in Europa keine Ahnung ».

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 108. - « ... schwer verständlich [...] für jemanden, der erst kürzlich aus Europa kam ».

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 26. - « Sie kommen von Europa, Ihnen sind die Eingeborenen eine Art von Wilden, die Sie human behandeln wie Sie ihre Pferde human behandeln und ihre Hunde ... ».

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 69. - « Für Indien haben sie leider zuviele europäische Vorurteile mitgebracht ».

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 32. « Was ist ihnen dieses Land? Ein Verwaltungsobjekt, ein Gegenstand, ihre Rhetorik daran zu üben, administrative Experimente daran zu machen ».

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 93. - « Francis: Ein merkwürdiges Gefühl, am andern Ende der Welt europäische Musik zu hören. - Lady Marianne: Meine indischen Gäste wussten nicht viel damit anzufangen. Hoffentlich dehnen Sie ihre Bewunderung für dies unverderbte Volk nicht auch aufs Musikalische aus ».

*l'impulsion de l'Europe c'est la soif d'argent, de plaisir, d'honneur, de pouvoir, la sagesse de l'Europe c'est l'action pressée, la vie de l'Europe c'est la cupidité, la hâte, la destruction, la souffrance »<sup>54</sup>.*

Des hommes faibles comme Cowper et Francis s'intéressent aux valeurs morales - les hommes d'action n'ont pas le temps pour des réflexions théoriques: « Je ne peux pas me permettre de contempler les affaires indiennes du point de vue d'un moraliste », dit Warren Hastings à Francis<sup>55</sup> - et à la fin de la pièce un véritable massacre contre les Indiens s'annonce. Cowper qualifie Hastings d'homme qui portait en lui « toute la volonté d'agir de l'Angleterre »<sup>56</sup>, et l'opposition entre « action » et « contemplation » deviendra vraiment un concept clé dans l'interprétation de la pièce.

### 3. L'Europe destructrice

« Celui qui agit n'a pas de morale. La morale ne se trouve qu'après de celui qui contemple » (Goethe)<sup>57</sup> - l'une des deux citations, que Feuchtwanger a placées au début du drame. Elle semble suggérer que *Warren Hastings* doit être lu comme réalisation d'un conflit moral. En fait, personne n'agit moralement dans la pièce, les acteurs ont toujours des mobiles plus forts que leur bonne conscience, que ce soit le profit ou le pouvoir ou la quête d'éclaircissements. Ceux qui trouvent injuste l'agression contre le paisible peuple des Rohillas, ils n'agissent pas - ils font quelques faibles appels. Mais au fond, Feuchtwanger ne s'intéresse pas à ce genre de conflit ni au côté tragique des individus décrits. Il n'interprète pas la phrase de Goethe dans son sens classique, c'est-à-dire occidental, en tant que justification de l'action et légitimation des effets négatifs impliqués. L'écrivain met le poids sur la deuxième partie de la phrase, sur la contemplation. Il met en question la nécessité de l'action en général, quand il ajoute à la citation de Goethe une autre de Buddha: « Voici, moines, la sainte vérité de l'origine de la souffrance: c'est la soif d'être, qui conduit de réincarnation en réincarnation, la soif du plaisir, la soif du devenir, la soif du pouvoir »<sup>58</sup>. Un commentaire oriental, si l'on veut, sur la phrase de l'auteur classique européen. Un commentaire aussi, qui ne s'occupe plus des catégories de la morale, du bon comportement face à dieu et face à l'autre; ici il est exclusivement question du perfectionnement de l'individu. Les deux modèles d'une *bonne vie* sont rigoureusement regroupés dans le drame de Feuchtwanger: La soif de l'action - c'est l'Europe, la contemplation, le laisser-faire, le « ne-pas-refuser » - c'est l'Inde. Qui a raison? La pièce semble réduire la question à « Qui est le plus fort ? », et à première vue ce sont les Européens, les acteurs, qui subordonnent la colonie, son maharadja, son mode de vie. Non sans conflits internes, non sans sacrifices personnels, mais ils obtiennent ce qu'ils voulaient: le pouvoir, l'argent. De l'autre côté, il faut prendre en considération la perspective différente de leurs opposants indiens: eux aussi, ils obtiennent ce qu'ils voulaient – seulement ils voulaient quelque chose de complètement différent: la mort qui vaut mieux que la vie dans le cas de Nenkumar, le vide et le chemin vers le nirvana dans le cas du moine mendiant. Quelle victoire, donc, est à préférer ?

Dans un article consacré au drame, Feuchtwanger attire l'attention sur un détail de la biographie du Warren Hastings historique, qui était

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 79. – « Ich bin nach Indien gegangen, weil ich Europas müde war, weil mir ekelte vor seinen morschen Konventionen, seiner vertrockneten Kultur, dem ganzen verlogenen Rumpelkram seiner Bildung, seiner Überzeugungen, seiner Lebensformen [...] Europas Trieb ist Durst nach Geld, Lust, Ehre, Macht, seine Weisheit gehetzte Tätigkeit, sein Leben Gier, Rastlosigkeit, Selbstverzehrung, Leiden. Indiens Weisheit ist die Aufhebung dieses Leidens ... ».

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 128. - « Ich kann es mir nicht erlauben, die indischen Dinge vom Standpunkt eines Moralphilosophen zu betrachten ».

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 31. - « ... allen Tatwillen Englands ... ».

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 5. - « Der Handelnde ist immer gewissenlos. Es hat niemand Gewissen als der Betrachtende. » Cf. Johann Wolfgang von GOETHE, *Maximen und Reflexionen*, in: Hamburger Ausgabe, vol. 12, München, DTV, 1982, p. 399.

<sup>58</sup> *Ibid.* - « Dies, ihr Mönche, ist die heilige Wahrheit von der Entstehung des Leidens: es ist der Durst nach Sein, der von Wiedergeburt zu Wiedergeburt führt, der Durst nach Lust, der Durst nach Werden, der Durst nach Macht ».

« ... le premier Européen, qui s'engagea avec énergie et succès pour les études du sanskrit et de sa littérature. Vu superficiellement, un détail d'un intérêt tout au plus philologique. Mais c'est par ce détail, je crois, par ce détail seulement que le personnage du premier gouverneur général de l'Inde devient important et tragique sur le plan historique »<sup>59</sup>.

Autrement dit: Hastings se trouve au début de l'ouverture de l'ouest vers la philosophie asiatique. Peut-être sans le savoir, juste en admirant la beauté du sanskrit, juste en utilisant son approche habituelle de l'action - il fonde une société du sanskrit, il encourage à apprendre la langue, il traduit des textes. Objectivement, selon Feuchtwanger, il prépare ainsi l'expansion d'une manière de penser très différente à celle des Européens, une philosophie qui va « subjugué spirituellement »<sup>60</sup> l'Europe. Car, à l'époque, l'écrivain voyait l'avenir dans le pacifisme, la passivité et le « ne-pas-refuser » du bouddhisme et du taoïsme - comme de nombreux intellectuels européens pendant et après la première guerre mondiale<sup>61</sup>. Dans les termes du drame: Hastings subjugué l'Inde pour le moment historique, mais l'Inde subjugué l'Europe pour une nouvelle époque.

« Car ce n'est pas un hasard, ce ne peut être un hasard, que l'homme qui extérieurement a soumis l'Inde à l'Angleterre et l'Asie à l'Europe, que cet homme justement ait ouvert la voie à l'est vaincu pour subjugué spirituellement l'Europe victorieuse. Grâce à lui [...] l'Inde commença à vaincre l'Europe, de la même façon que la Grèce vaincue triompha de Rome, que l'art et le caractère arabes l'emportèrent sur les croisades ...»<sup>62</sup>.

La comparaison avec la Grèce et les Arabes est censée le montrer: une véritable domination «politique » au sens large n'est possible que par une force idéelle et par une culture supérieure. Warren Hastings, quant à ses propres intentions, est « condamné à échouer »<sup>63</sup>. L'effet final de ses actes reste obscur pour lui. Seuls les spectateurs devant la scène du théâtre peuvent comprendre le message paradoxal. Le destin, donc, ne prévoit plus de victoires pour l'approche européenne. Le bilan historique de Warren Hastings, aux yeux de Lion Feuchtwanger, comprend la domination de l'Inde ou bien de l'Asie sur l'Europe. On trouve ainsi l'élément central de l'image du vieux continent que Feuchtwanger transmet dans son drame: Non seulement l'Europe agissante et guerrière a-t-elle oublié l'importance de l'âme - elle s'est affaiblie ainsi, elle est prête à être vaincue, elle se trouve en déclin sans espoir. Car ses efforts se dirigent contre elle.

Le « malgré-soi » sera un motif qui resurgira dans les deux autres oeuvres examinées: l'individu aspire à quelque chose, et un pouvoir plus grand s'en sert dans un autre sens. Feuchtwanger, le juif agnostique, varie la façon dont il qualifie ce pouvoir: au début de sa carrière, comme le montre *Warren Hastings*, c'est encore assez souvent « le destin », même « la providence »<sup>64</sup>, et de

---

<sup>59</sup> Id., « Warren Hastings (Selbstanzeige), 1916 », in: *Ein Buch nur für meine Freunde, op. cit.*, p. 375, trad. jh. - « ... der erste Europäer, der sich mit Tatkraft und Erfolg für das Studium des Sanskrit und seiner Literatur einsetzte. Oberflächlich betrachtet, eine Tatsache von allerhöchstens philologischem Belang. Aber diese Tatsache, ich glaube, sie allein ist es, die die Erscheinung des ersten Generalstatthalters von Indien welthistorisch und tragisch macht ».

<sup>60</sup> *Ibid.*, pp. 375 - 76, trad. jh. - « geistig ... unterjochen ».

<sup>61</sup> Cf. chapitre I.4 de ce travail, *A la quête d'une alternative à un mode de vie*.

<sup>62</sup> *Ibid.*, trad. jh. - « Denn es ist kein Zufall, kann kein Zufall sein, dass der Mann, der äußerlich Indien den Engländern, Asien den Europäern unterwarf, dass just dieser Mann dem besiegten Osten den Weg bahnte, das siegreiche Europa geistig zu unterjochen. Von ihm aus, durch ihn, der ihm den Fuß auf den Nacken gesetzt, begann Indien, Europa zu besiegen, wie das besiegte Griechenland Rom, wie arabische Art und Kunst die Kreuzfahrer ».

<sup>63</sup> Wilhelm von STERNBURG, *Lion Feuchtwanger. Ein deutsches Schriftstellerleben*, Berlin, Aufbau, 1994, p. 163, trad. jh. - « Warren Hastings [...] oder Daniel Raule [...] sind Männer, die auf ihrem Wege zur Macht vereinsamen. Große Naturen, von der Idee des Fortschritts gefesselt, vom Mittelmaß ihrer Umwelt zu Taten gezwungen, die ihre Visionen der Menschheitsbeglückung verdunkeln: Menschen des Wollens, des Tuns, zum Scheitern verurteilt ».

<sup>64</sup> Cf. Lion FEUCHTWANGER, *Warren Hastings, op. cit.*, p. 119. - « Bestimmung ».

plus en plus il parlera de « l'histoire » et finalement du « progrès », terme central pour *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis*<sup>65</sup>.

#### 4. A la quête d'une alternative à un mode de vie

Aujourd'hui, l'hypothèse que l'Europe serait philosophiquement « subjuguée » par l'Asie ne semble pas particulièrement convaincante. Pour suivre l'antagonisme Europe - Asie que Feuchtwanger établit, il faut prendre en considération le contexte culturel, dans lequel *Warren Hastings* apparaît et qui sera examiné par la suite. La première du drame a lieu en 1916 à Munich. L'expérience de la première guerre mondiale forme l'arrière-plan pour toute œuvre artistique de l'époque. Le déclenchement de la guerre en 1914 avait été un choc pour le milieu intellectuel allemand. Pourtant, beaucoup d'hommes de lettres, de Thomas Mann à Gerhard Hauptmann, de Ricarda Huch à Rainer Maria Rilke, de Stefan Zweig à Alfred Döblin, se montraient contents - au moins au début des combats. Bientôt la résignation et le désespoir se répandaient également parmi ceux qui avaient réagi avec de l'euphorie. Feuchtwanger - bien que « patriote », comme raconte sa femme Marta<sup>66</sup> - optait dès le début de la guerre pour un engagement pacifiste<sup>67</sup>. L'écrivain - extrêmement bien éduqué, parlant cinq langues modernes et trois langues mortes, connaisseur de la littérature anglaise et française - ne pouvait surtout pas accepter la subite condamnation des peuples ennemis. Sa première réaction: une adaptation des *Perses* d'Eschyle, une œuvre où il voit se manifester une attitude juste et honorable envers l'adversaire politique; beaucoup plus tard, dans *Exil*, il fera son personnage Sepp Trautwein composer un oratoire *Les Perses*. Egalement, le drame *Warren Hastings* provient en partie d'un tel refus de la propagande. Feuchtwanger avait trouvé le sujet à travers la lecture des essais de l'historiographe anglais Macaulay : « J'ai écrit la pièce *Warren Hastings* pour me rendre compte de ce qu'était l'Angleterre impérialiste »<sup>68</sup>. En fait, au début la censure a jugé le drame trop positif envers l'ennemi.

Pour le choix du sujet, un autre mobile est bien plus important. Après le déclenchement de la guerre, c'est-à-dire de l'énergie meurtrière de l'Europe, après l'expérience de l'absurdité totale, Feuchtwanger est à la quête d'une alternative philosophique au mode de vie destructif des Européens. Il n'est pas le seul. Voir l'Europe en déclin est dans l'air du temps. Sous l'influence du pessimisme culturel de Schopenhauer et de Nietzsche, des intellectuels comme Theodor Lessing et Oswald Spengler ébranlent la vue occidentale sur le monde. Lessing critique l'historiographie comme fabrication artificielle d'un sens pour l'insensé<sup>69</sup> - la crise de l'historisme classique influencera Feuchtwanger, quand il formulera plus tard sa théorie du roman historique - et Spengler pronostique le *Untergang des Abendlandes*<sup>70</sup>. Et si l'Occident doit périr, l'Orient fournit-il une solution ? L'exotisme, sujet populaire sur la scène et dans la littérature, dirige la perspective sur l'Asie et ses philosophies.

« Je ne crois pas que ce soit un hasard, qu'on lise et qu'on joue Rabindranath Tagore justement maintenant dans toutes les langues européennes, que Wang-loun d'Alfred Döblin, ce magnifique roman du 'ne-pas-refuser', ait été couronné par le prix Fontane, que *Vasantasena* de Sudraka résonne plus fort que jamais en Allemagne et en Angleterre »<sup>71</sup>,

---

<sup>65</sup> Cf. chapitre III.

<sup>66</sup> Cf. Wilhelm von STERNBURG, *Lion Feuchtwanger ...*, *op. cit.*, p. 154.

<sup>67</sup> Lors du conflit exemplaire entre les frères Thomas et Heinrich Mann, qui se disputaient gravement et publiquement leurs prises de position, la position de Feuchtwanger était évidemment à côté de Heinrich. En 1915, il faisait publier le poème « Lied der Gefallenen » dans la *Schaubühne*, 25. 2. 1915, qui est vu aujourd'hui comme le premier poème anti-guerre.

<sup>68</sup> Journal intime de Feuchtwanger, cité selon Wilhelm von STERNBURG, *Lion Feuchtwanger ...*, *op. cit.*, p. 190, trad. jh. - « Ich schrieb das Stück *Warren Hastings*, um mir klar zu werden über das imperialistische England ».

<sup>69</sup> Cf. Theodor LESSING, *Geschichte als Sinngebung des Sinnlosen oder Die Geburt der Geschichte aus dem Mythos*, München, Beck, 1919.

<sup>70</sup> Cf. Oswald SPENGLER, *Der Untergang des Abendlandes*, München (première édition 1918), DTV, 1997.

<sup>71</sup> Lion FEUCHTWANGER, « Warren Hastings (Selbstanzeige) 1916 », *op. cit.*, p. 378, trad. jh. - « Ich glaube nicht, dass es ein Zufall ist, dass gerade jetzt Rabindranath Tagore in allen europäischen Sprachen

note Feuchtwanger. Des artistes comme Alfred Döblin<sup>72</sup>, Hermann Hesse<sup>73</sup>, Stefan Zweig<sup>74</sup>, Hermann Graf Keyserling<sup>75</sup>, Romain Rolland<sup>76</sup> et beaucoup d'autres réagissent à la crise d'identité européenne en étudiant le monde asiatique et en réalisant des sujets s'y rapportant. Lion Feuchtwanger même a traduit et re-interprété des motifs indiens, parmi ces créations sa version de *Vasantasena* (1916), l'une des pièces de théâtre les plus populaires de l'écrivain. Yong-Sang Lyu, qui a examiné la relation entre Lion Feuchtwanger et l'Inde, montre que l'écrivain a été déjà très tôt en contact avec la culture indienne, par ses études du sanskrit, mais aussi par la philologie allemande - le discours culturel en Allemagne sur l'Inde commençait par Herder et Goethe. Lyu souligne aussi l'importance d'un livre contemporain pour la réception des idées asiatiques en général et pour Feuchtwanger en particulier: *Die drei Sprünge des Wang-lun* d'Alfred Döblin, paru en 1915<sup>77</sup>. Feuchtwanger publie une critique enthousiasmée du roman, il voit « la manière orientale de sentir et de penser, parfaitement saisie dans un genre artistique occidental »<sup>78</sup>. Le petit texte, créé parallèlement à *Warren Hastings*, rend compte aussi de ce que Feuchtwanger veut exprimer en utilisant des termes comme « sagesse orientale » ou « sagesse de ne-pas-refuser » : « Conquérir le monde par l'acte échouera. L'essence du monde est spirituelle, on ne doit pas y toucher. Celui qui agit, le perdra, celui qui ne peut pas le lâcher, le perdra »<sup>79</sup>. Une phrase qui définit également très bien la position indienne dans *Warren Hastings*. Le problème de l'acte restera longtemps encore un sujet feuchtwangerien. Au fond, il aurait écrit juste un seul livre sous des formes extérieures différentes, écrit-il plus de dix ans plus tard: « le livre de l'homme entre agir et ne pas agir, entre pouvoir et éclaircissement »<sup>80</sup>.

Les désespérés de l'impérialisme et de la guerre cherchent une réponse asiatique aux questions de leur époque. Ils la trouvent dans la force du « ne-pas-agir », du « ne-pas-refuser », du vide, de la contemplation. Une force, qu'ils considèrent comme beaucoup plus grande que celle de l'europanisation forcée, telle qu'elle est décrite dans *Warren Hastings*. Dans ce sens, l'Asie est déjà apostrophée comme victorieuse - une idée, d'ailleurs, qui provoquait de la critique. Siegfried Jacobsohn par exemple note sobrement: « Si Bouddha nous dominait, il n'y aurait pas de guerre »<sup>81</sup>. Pour Lion Feuchtwanger, par contre, l'antagonisme entre « l'Asie » et « l'Europe » représente la lutte fondamentale entre deux conceptions de vie. Le résultat de cette lutte est prévisible. « Peut-être cette guerre signifie-t-elle seulement un nouveau pas de l'Europe sur son chemin vers Bouddha »<sup>82</sup>, dit Feuchtwanger dans un commentaire sur *Warren Hastings*. Et dans un

---

gelesen und gespielt wird, dass Alfred Döblins *Wang-Lun*, jener herrliche Roman vom Nicht-Widerstehen, den Fontane-Preis errang, dass Sudrakas *Vasantasena* jetzt in Deutschland wie in England stärker klingt als je ».

<sup>72</sup> Cf. par exemple Alfred DÖBLIN, *Die drei Sprünge des Wang-lun*, Berlin, S. Fischer, 1916.

<sup>73</sup> Cf. par exemple Hermann HESSE, *Siddartha*, Berlin, S. Fischer, 1922.

<sup>74</sup> Zweig entreprenait un voyage en Inde en 1910.

<sup>75</sup> Cf. Hermann Graf KEYSERLING, *Das Reisetagebuch eines Philosophen*, München, Leipzig, Duncker & Humblot, 1919.

<sup>76</sup> Cf. par exemple Romain ROLLAND, *Mahatma Ghandi*, Paris, Stock, 1924.

<sup>77</sup> Alfred DÖBLIN, *Die drei Sprünge des Wang-lun*, *op. cit.*

<sup>78</sup> Lion FEUCHTWANGER, « Die drei Sprünge des Wang-lun (1916) », in: Id., *Ein Buch nur für meine Freunde*, *op. cit.*, p. 328, trad. jh. - « ... östliches Fühlen und Denken, in eine vollendete westliche Kunstform gefasst ».

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 329, trad. jh. - « Die Welt erobern durch Handeln misslingt. Die Welt ist von geistiger Art, man soll nicht an ihr (sic!) rühren. Wer handelt, verliert sie; wer festhält, verliert sie ». La version populaire de l'idée sera rendue plusieurs années plus tard par Hermann Hesse dans *Siddartha*.

<sup>80</sup> Lion FEUCHTWANGER, « Versuch einer Selbstbiographie (1927) », in: Id., *Ein Buch nur für meine Freunde*, *op. cit.*, p. 354, trad. jh. - « ... das Buch von dem Menschen, gestellt zwischen Tun und Nichttun, zwischen Macht und Erkenntnis ».

<sup>81</sup> *Schaubühne*, 31. 10. 1916, cf. Wilhelm von STERNBURG, *Lion Feuchtwanger ...*, *op. cit.*, p. 192, trad. jh.- « Herrschte über uns Buddha, es wäre nicht Krieg ».

<sup>82</sup> Lion FEUCHTWANGER, « Warren Hastings (Selbstanzeige) 1916 », *op. cit.*, p. 378, trad. jh.- « Vielleicht bedeutet dieser Krieg nichts anderes als einen Schritt weiter auf dem Weg Europas zu Buddha ».

texte sur son célèbre roman *Le Juif Süß*, il parle du « chemin du développement de nous tous, le chemin de l'Europe à l'Asie, de Nietzsche à Bouddha »<sup>83</sup>.

Evidemment, et à des degrés différents, la « sagesse orientale » des intellectuels des années 10 et 20 est surtout conçue dans des débats européens. Elle serait probablement peu retrouvable dans la pratique asiatique. Döblin, écrit Lyu, « était un bouddhiste tourné vers le monde, et pas plus un vrai taoïste ... »<sup>84</sup>. En outre, les perspectives sont très variées. Rolland par exemple analysera des événements politiques indiens dans sa biographie de Ghandi, Hesse, après avoir sympathisé longtemps avec l'hindouisme et le bouddhisme, s'intéresse presque exclusivement à l'aspect du développement personnel dans *Siddharta*. Feuchtwanger ne s'est jamais déclaré adepte de l'une des religions que représentent les philosophies en question - un aspect, qu'il a rarement abordé. Il n'a certainement jamais envisagé de préférer une existence érémitique et spirituelle à celle de l'écrivain engagé. Son intérêt vise les conséquences politiques et sociales d'une conception politique du « ne-pas-agir asiatique ». *Warren Hastings* est censé montrer à l'Europe la possibilité d'une alternative à l'action dévastante. Cependant, les aspects de l'éclaircissement individuel et du détournement du monde sont moins importants pour l'auteur. Il faut alors constater une approche politique à la « manière orientale de penser et de sentir » qui présente plutôt un mode différent d'agir que le choix de ne plus agir du tout. Feuchtwanger reste européen selon ses propres catégories: il ne veut pas cesser d'agir et de lutter contre la guerre. Ainsi, il crée, inconsciemment peut-être, un mélange des valeurs asiatiques, des modèles de pensée et d'un idéal stoïque européens, qui va influencer sa conception entière de l'histoire. Lyu conclut ironiquement:

*« L'enthousiasme profond de Feuchtwanger pour le ne-pas-agir est né ici. Car, les représentants du principe humaniste et les héros de la vita contemplativa se révélaient gagnants dans l'histoire par une longueur d'avance, pas grande, mais claire »*<sup>85</sup>.

Wilhelm von Sternburg, l'auteur d'une vaste biographie sur Lion Feuchtwanger, souligne l'élément de la patience, dans laquelle il voit une sorte d'application pratique des idées de l'écrivain:

*« Il faut du temps pour celui qui agit, il ne doit pas lâcher la morale de façon précipitée et irréfléchie [...] seul quelqu'un qui agit prudemment et patiemment, qui choisit le chemin le plus approprié et le moins nuisant aux hommes - lui seul unira en soi les approches philosophiques de l'Europe et de l'Asie »*<sup>86</sup>.

Sternburg voit le personnage de Franklin dans le roman *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis*<sup>87</sup>, dont on parlera encore, comme un exemple par excellence de cette philosophie. Et il accorde à Feuchtwanger lui-même le talent de la patience:

*« Même pendant les années du fascisme triomphant, quand l'écrivain Lion Feuchtwanger n'avait aucun doute qu'il fallait résister à Hitler en employant de la force physique, il trouve pour ses romans les plus importants [...] des titres qui mettent en relief un optimisme patient au sens d'une synthèse entre l'Europe et l'Asie: Il résume la*

---

<sup>83</sup> Id., « Über 'Jud Süß' (1929) », in: Id., *Ein Buch nur für meine Freunde*, op. cit., p. 381, trad. jh. - « ... Weg, [...] den unser aller Entwicklung geht, [...] von Europa nach Asien, von Nietzsche zu Buddha ».

<sup>84</sup> Yong-Sang LYU, *Lion Feuchtwanger und Indien*, op. cit., p. 75, trad. jh. - « ... war seltsamerweise ein weltbejahender Buddhist und auch kein richtiger Taoist ».

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 135, trad. jh. - « Hier entstand Feuchtwangers tiefste Begeisterung für das 'Nichttun', da die Vertreter des humanistischen Prinzips und die Helden von vita contemplativa mit einem kleinen, aber deutlichen Vorsprung als Sieger in der Geschichte hervorgegangen waren ».

<sup>86</sup> Wilhelm von STERNBURG, op. cit., p. 184, trad. jh. - « Die Zeit für den Handelnden muss da sein, er darf nicht leichtfertig sein und vorschnell 'gewissenlos' werden [...] Nur der abwägend Handelnde, der auf seine Zeit warten kann, der zwischen den möglichen Wegen jenen wählt, der der Sache am meisten dient und den Menschen am wenigsten schadet - nur der wird das Denken Europas und Asiens in sich haben ».

<sup>87</sup> Cf. chapitre III de ce travail.

*grande trilogie sur la montée et la dictature de Hitler sous l'image de la salle d'attente, et la dernière partie de 'Josephus', qu'il terminera en 1939, s'appellera 'Le jour viendra' »<sup>88</sup>.*

Le désir d'une synthèse entre l'Europe et l'Asie, d'une guérison de l'une par la sagesse de l'autre - voici ce qui se cache derrière l'œuvre de Lion Feuchtwanger pendant les années 10 et 20. Hermann Graf von Keyserling, le philosophe d'une réconciliation entre l'Occident et l'Orient, embrassait l'idée dans la formule que le chemin le plus court « ... qui m'amène chez moi m'amène autour du monde »<sup>89</sup>. Dans son *Reisetagebuch eines Philosophen*, paru trois ans après *Warren Hastings*, il raconte les impressions philosophiques d'un voyage en Inde, à la Chine et au Japon entre autres, et comme le fera Feuchtwanger plus tard, Keyserling prend l'individualisme pour l'essentielle qualité européenne. Lion Feuchtwanger, en tout cas, recherche en effet le chemin « chez soi », il cherche une alternative existentielle pour l'Europe et son héritage positif. Presque clandestinement, on trouve dans son œuvre la fidélité envers l'Europe dite en déclin, en fait condamnée par le drame examiné dans ce chapitre. Malgré tout Feuchtwanger transmet une affirmation de l'humanisme et même du besoin d'agir européens. L'écrivain ne veut pas, ne peut pas les sacrifier complètement. Une tension qui se retrouvera dans le roman qui sera analysé par la suite.

---

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 184, trad. jh. - « Selbst in jenen Jahren, in denen der deutsche Faschismus triumphiert und der Exilschriftsteller Lion Feuchtwanger keine Zweifel hat, dass Hitler auch mit Gewalt entgegengetreten werden muss, findet er für seine wichtigsten Romane [...] Titel, die eine geduldige Zuversicht im Sinne der Synthese von Europa und Asien unterstreichen. Die große Trilogie, die die Zeit von Hitlers Aufstieg und Diktatur beschreibt, nennt er *Der Wartesaal*, der letzte Josephus-Teil, den er 1939 beenden wird, heißt: *Der Tag wird kommen* ».

<sup>89</sup> Cf. Hermann Graf KEYSERLING, *Das Reisetagebuch eines Philosophen*, *op. cit.*, trad. jh. - « Der kürzeste Weg zu sich selbst führt um die Welt herum ».



## DEUXIEME PARTIE

### *Exil*

### Ou : Barbarie versus culture

Un roman d'exil parle toujours de deux lieux - de la patrie perdue et de l'abri trouvé. Dans ce sens, *Exil* de Feuchtwanger, paru en 1940, écrit entre 1935 et 1939, troisième partie de la *Trilogie de la salle des pas perdus*, peut aussi être considéré un roman d'Europe. Une Europe qui depuis quelques années accueille de plus en plus d'émigrés d'Allemagne, pays à l'époque au centre et néanmoins hors de la civilisation européenne. Car les barbares ont envahi le pays - Feuchtwanger parle de « l'irruption de la barbarie »<sup>90</sup> désignant 1933. Le roman oppose l'Europe libérale à la barbarie nazie, et il contient un troisième modèle politique alternatif: l'URSS.

Feuchtwanger vit en exil à Sanary-sur-mer depuis son expatriation par les nazis en 1933. Doris Rothmund<sup>91</sup> a décrit le développement de l'auteur face à la France, marqué au début par les préjugés allemands de l'époque wilhelmiennne, son rapprochement pendant l'exil, ses expériences en tant qu'étranger incarcéré, jusqu'aux années 50, où il appelle - depuis la Californie - la France «le pays le plus clair, le plus raisonnable de la terre »<sup>92</sup>. Pendant l'époque de la rédaction du roman l'écrivain y voit le pays central européen: *Exil* - racontant des événements de l'année 1935 - a entièrement lieu en France. Elle représente pars pro toto un ensemble européen, à travers ses liens avec les autres pays démocratiques de l'occident et à travers son histoire qui a profondément marqué les valeurs européennes.

Politiquement, Feuchtwanger adhère à l'idée d'un front populaire (*Volksfront*) contre les nazis, un sujet qui est aussi thématiqué par le roman. Les années françaises sont en plus marquées par une prise de position en faveur de l'URSS, qui allait influencer la perspective de l'Occident sur l'auteur jusqu'à la fin de sa vie. En 1937, Feuchtwanger avait été invité à Moscou. Il écrivait un rapport sur ce voyage, *Moskau 1937* - « un rapport pour mes amis »<sup>93</sup>, pour témoigner de l'expérience socialiste à laquelle, en ses propres termes, il ne pouvait dire que oui :

« Cela fait du bien, après toute la tiédeur de l'occident, de voir une œuvre à laquelle on ne peut que dire oui, oui, oui, du fond du cœur. Et parce que je considérais mal honnête d'enfermer ce oui dans mon cœur, j'écrivais ce livre »<sup>94</sup>.

Le livre devenait le texte le plus contesté de l'écrivain. Car il incluait dans ce *Oui* explicitement le manque de liberté d'opinion et les soi-disants procès de Moscou contre les trotskistes, à souligner - l'auteur lucide d'*Erfolg* qui y avait mis au pilori un meurtre juridique en se référant à un cas historique. *Moskau 1937* présente en effet le document de la défaite d'un esprit critique. Possiblement sa théorie du progrès, qui exige des sacrifices et qu'il voyait incarné dans la construction d'une société socialiste, y jouait un rôle. Certainement il éprouvait la nécessité de donner un vote clair face au fascisme montant. Peut-être même qu'il y avait des considérations

---

<sup>90</sup>Lion FEUCHTWANGER, *Exil*, trad. de l'allemand par Nicole Casanova, Issy-les-Moulineaux, Arte Ed./Paris, Kiron Ed. du Félin, 2000, p. 671. - Chaque citation de l'édition traduite en français d'*Exil* est accompagnée en note par la citation en langue originale (EEA, *Exil* édition allemande), cf. id., *Exil*, *Gesammelte Werke in Einzelbänden*, vol. 8, Berlin, Weimar, Aufbau, 1993. - « Wiedereinbruch der Barbarei » (EEA, p. 765).

<sup>91</sup> Cf. Doris ROTHMUND, *Lion Feuchtwanger und Frankreich*, *op. cit.*

<sup>92</sup> Lion FEUCHTWANGER, *Goya oder der arge Weg der Erkenntnis*, Berlin, Aufbau, 2001, p. 6, trad. jh. - « das hellste, vernünftigste Land der Welt ».

<sup>93</sup> Id., *Moskau 1937. Ein Reisebericht für meine Freunde*, Berlin, Aufbau, 1993.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 111, trad. jh. - « Es tut wohl, nach all der Halbheit des Westens ein solches Werk zu sehen, zu dem man von Herzen ja, ja, ja sagen kann. Und weil es mir unanständig erschien, dieses Ja im Busen zu bewahren, darum schrieb ich dieses Buch ».

tactiques - mais, comme Karl Kröhnke le met en relief, Feuchtwanger n'a jamais clairement retiré ses jugements sur le stalinisme<sup>95</sup>. De l'autre côté, l'œuvre littéraire ne suit pas si clairement le modèle du 'oui' illimité, comme montrera la suivante analyse d'*Exil* - l'écrivain s'est permis plus d'ambiguïté envers l'URSS que l'homme politique.

Une chose frappante, c'est que le roman a été écrit contre le temps. Feuchtwanger finit le manuscrit à Sanary-sur-mer juste avant l'invasion allemande en Pologne en été 1939, c'est-à-dire, un auteur exilé qui attend l'éclat de la guerre décrit des personnages exilés du même moment historique qui, eux-aussi, attendent, espèrent, craignent le développement du proche futur.

« Certes, je dois prier le lecteur de ne pas regarder mes personnages comme s'ils étaient des hommes de l'année 1940. Chacun devrait plutôt examiner soi-même, pour savoir si, dans les années de la salle d'attente, de 1919 à 1939, il n'a pas nourri et exprimé des opinions qu'après la déclaration de la guerre de 1939 il souhaiterait renier »<sup>96</sup>,

dit Feuchtwanger dans sa postface, écrite en octobre 1939 pour la publication du roman en 1940. Il veut témoigner dans l'immédiat en s'adressant aux lecteurs d'un avenir incertain:

« ... pour ces générations ultérieures, il sera incompréhensible pourquoi nous avons attendu aussi longtemps avant d'en tirer les seules conséquences logiques, c'est-à-dire de mettre fin par la violence à la domination de la violence et du non-sens ... »<sup>97</sup>.

Ce *nous* comprend tous les ennemis des nazis, mais particulièrement les Européens, auxquels l'auteur appartient lui-même et qui, selon lui, ont failli l'épreuve. Car c'est le bilan du roman en ce qui concerne l'Europe de cette époque de « la salle d'attente » : l'attente, l'opportunisme et la crainte de la grande majorité l'ont immobilisée, et plus que ça, ils ont étouffé les petits efforts et les petits combats d'une minorité courageuse.

## 1. L'artiste politisé

*Exil* raconte l'histoire du compositeur et professeur de musique munichois Sepp Trautwein, chassé d'Allemagne avec sa femme Anna et son fils Hanns à cause de sa musique avant-gardiste, maintenant exilé à Paris. A priori homme apolitique, il se sent la vocation d'intervenir quand il apprend que les nazis ont kidnappé Friedrich Benjamin, un journaliste de la presse émigrante. Trautwein accepte de remplacer Benjamin dans la rédaction des *Pariser Nachrichten* (PN) et jure de ne pas retourner à la musique jusqu'à ce que ce dernier soit libéré. Pendant que les émigrés se battent armés seulement de leurs paroles, les nazis jouent sur leurs contacts diplomatiques et essaient en même temps de faire chanter l'éditeur des PN. L'antagoniste de Trautwein est le journaliste nazi Erich Wiesener, correspondant à Paris, opportuniste et machiavélique. Après une intervention de la Suisse, Benjamin se retrouve finalement en liberté. Trautwein a passé d'une existence apolitique à celle d'un artiste engagé, dont même la musique reflète la prévisible catastrophe. Autour de cette histoire centrale Feuchtwanger donne un portrait détaillé de la vie d'exil sur divers plans supplémentaires et par de nombreux personnages: Anna, la femme de Trautwein, qui se suicide, submergée par les mille problèmes quotidiens; Hanns, leur fils, qui se prépare pour aller en URSS; Lea de Chassefierre, une Française de famille juive, et sa liaison avec

---

<sup>95</sup> Kröhnke s'est occupé en détail - et polémiqement - de l'impact de cette publication sur la crédibilité de l'écrivain et l'interprétation de son œuvre. Cf. Karl KRÖHNKE, *Lion Feuchtwanger - der Ästhet in der Sowjetunion*, Stuttgart, Metzler, 1991.

<sup>96</sup> FEUCHTWANGER, Lion, *Exil, op. cit.*, p. 673. - « Freilich muss ich von dem Leser verlangen, dass er meine Menschen jetzt nicht anschaut, als wären sie Menschen des Jahres 1940. Es möge vielmehr ein jeder sich selbst prüfen, ob er nicht in den Jahren des Wartesaals, 1919 bis 1939 also, Meinungen gehegt und geäußert hat, die er nach Ausbruch des Krieges von 1939 nur mehr ungern wahrhaben möchte. » (EEA, p. 767).

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 671. - « ... es wird späteren Generationen unverständlich sein, [...] warum wir solange zuwarteten, ehe wir die einzig vernünftige Schlussfolgerung zogen, die nämlich, der Herrschaft der Gewalt und des Widersinns unsererseits mittels Gewalt ein Ende zu setzen ... » (EEA, p. 765).

le nazi Wiesener; Konrad Heydebrege, vieux nazi séduit par le mode de vie parisien; les deux écrivains nihilistes Tschernigg et Meisel et beaucoup d'autres.

## 2. Les petits pays sans pouvoir à la frontière du 'Reich' allemand

Les pays européens qui apparaissent explicitement dans le roman sont, à part la France, la Suisse, l'Angleterre, la Suède, la Hongrie et la Finlande. La plus grande importance est évidemment accordée à la France et sa capitale, lieu principal des événements, ville qui évoque des associations romantiques pour ceux qui ne connaissent pas la vie des émigrés:

*« Il sut tout à coup que le Paris de Sepp Trautwein n'avait rien à voir avec le Paris des portiers empressés qui parlaient couramment anglais et allemand, des boîtes de nuit, des mets raffinés et des bons vins, du Louvre et du Bois, mais que c'était un Paris grouillant de fonctionnaires de police surmenés, de bureaux mal aérés, le Paris d'hommes fatigués, à moitié brisés et qui, à l'obstacle de la langue étrangère, devaient s'éreinter pour trouver du pain à manger et de l'air à respirer »<sup>98</sup>.*

Le Paris des émigrés de Feuchtwanger est un monde étrangement isolé. On rencontre très peu de Parisiens, les exceptions étant Lea de Chassefierre et son fils Raoul ainsi que quelques personnages périphériques. Lea observe les événements dans le milieu allemand à cause de sa liaison avec Wiesener, ambivalente entre son mépris des nazis et son amour. Plus son origine juive joue un rôle - 1935 est l'année du *Reichsparteitag* à Nuremberg et des « lois de race » antisémites - plus elle cesse d'être la « notre-dame-des-nazis », comme ses amies l'appellent, et devient la « notre-dame-des-émigrés ». Raoul, fils de Lea et Wiesener, s'éloigne, lui aussi, de son père et des nazis et trouve un écrivain tuteur dans le nihiliste et anti-fasciste allemand Oskar Tschernigg. En général, comme le voit Anna, les habitants du pays doivent toujours craindre d'être étouffés par les demandes des exilés avec leur besoin permanent d'aide et d'argent. Des familles comme les Pereyro, politiquement intéressés, sans compromis dans leur refus des nazis et prêts à aider, sont plutôt une exception, la grande majorité préférant l'ignorance.

*« Les Pereyro sont des gens agréables, connaisseurs en art, des bonnes natures, à un point fantastique. Mais ils sont terriblement sollicités, et on ne pourrait pas leur en vouloir s'ils étaient excédés de venir en aide à des antifascistes émigrés »<sup>99</sup>.*

Finalement, quelques fois le personnel de ménage des Allemands plus aisés est du pays. Ainsi, Arsène, serviteur de Wiesener, veille à ce que la carrière de son maître ne soit pas endommagée, et Mlle Chaix, femme de ménage chez les Trautwein, désillusionne Hanns et ses théories communistes. En général les Allemands rencontrent des Allemands, leur nombre étant déjà grand, et reprennent les soucis et les sujets d'autrefois, pendant que les Français de la même ville vivent une vie totalement différente. Seulement si des intérêts diplomatiques interviennent, la situation des émigrés peut se révéler dangereuse: en 1935, la France comme tous les pays occidentaux pratique la politique d'*appeasement* qui trouvera son apogée en 1936. On essaie d'éviter des irritations dans la relation avec l'Allemagne nazie. Les émigrés veillent bien à s'abstenir de tout commentaire polémique pour ne pas susciter une critique du Quai d'Orsay, qui pourrait sérieusement menacer leur journal<sup>100</sup>. Pourtant, même la simple information sur la situation en Allemagne est souvent mal vue auprès des politiciens des « petits pays sans pouvoir à

---

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 308. - « Plötzlich wusste er, dass das Paris Sepp Trautweins nichts zu tun hatte mit dem Paris der beflissenen, englisch und deutsch sprechenden Portiers, der Nachtlokale, der raffinierten Speisen und guten Weine, des Louvre und des Bois, sondern dass es ein Paris war, voll von nissigen, überarbeiteten Polizeibeamten und schlecht gelüfteten Büros, das Paris müder, halbzerriebener Menschen, die sich, behindert durch die fremde Sprache, um Brot zum Essen, um Luft zum Atmen abrackern mussten. » (EEA, p. 346).

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 14. - « Die Pereyros sind angenehme Leute, kunstverständlich, ungeheuer gutmütig. Aber sie sind furchtbar überlaufen, und es wäre ihnen nicht zu verdenken, wenn sie es satt bekämen, sich für eingewanderte Antifaschisten einzusetzen. » (EEA, p. 15).

<sup>100</sup> *Ibid.*, cf. chapitre « Franz Heilbrun entre deux devoirs », pp. 432 - 436.

la frontière du Reich allemand »<sup>101</sup>: « ... comme c'est désagréable. Comment viendrons-nous à bout de notre opposition, si elle veut nous forcer à tenir tête à ces puissants Allemands ? »<sup>102</sup>.

C'est la Suisse, qui ose s'opposer aux puissants Allemands dans le cas du journaliste kidnappé. Les nazis avaient utilisé la frontière suisse-allemande pour poser un piège, et le pays envoie une note formelle de protestation, obtient l'établissement d'un organisme de règlement des contentieux et arrive à libérer Benjamin. Feuchtwanger s'inspire d'événements réels - le kidnapping du journaliste Berthold Jacob en 1935 - pour montrer une double vérité. D'un côté, qu'il était en fait possible de se révolter avec succès contre les nazis, - de l'autre côté, en contrastant le cas à la législation nazie mise en œuvre pendant cette même période, qu'une telle victoire dans un cas individuel n'empêchait d'aucune façon la visée et les méthodes des fascistes.

Les Suédois interviennent pour une internée dans un camp de concentration allemand<sup>103</sup>. La Hongrie et la Finlande, dont des ressortissants figurent comme arbitres dans la procédure, représentent des pays européens qui sympathisent déjà plus que d'autres avec les nazis - « ... qui offraient certainement plus de compréhension pour les méthodes du IIIe Reich que d'autres peuples. »<sup>104</sup>. Et même l'Angleterre tient à s'assurer de ses bons contacts diplomatiques avec l'Allemagne; le plan des diplomates nazis de jouer la carte anglaise contre la presse émigrée échoue - mais seulement à cause des tensions parmi les Allemands eux-mêmes. Pourtant, l'Angleterre est aussi présente dans le roman comme exemple de l'illusion de l'exilé de pouvoir trouver un jour une meilleure vie - c'est le cas d'Anna qui rêve de quitter Paris sans y parvenir.

Feuchtwanger décrit ainsi l'Europe libérale et son attitude ambiguë face aux nazis, représentée par de tels traits de différents pays. Il faut constater le changement considérable du concept d'Europe de l'écrivain. Il ne s'agit plus de la question si agir ou ne pas agir comme dans *Warren Hastings* - il faut agir contre la barbarie, seulement l'Europe est tiède. Sur l'arrière-plan de la menace fasciste, sa valeur allégorique est devenue différente: l'Europe occidentale est définie par des idées « ... sur le confort intérieur et extérieur, sur la vraie vie, la liberté et la démocratie »<sup>105</sup>.

A l'opposé se trouve l'Allemagne nazie, qui présente l'incarnation de la barbarie pour l'auteur - violence et cruauté niant toute civilisation, toute humanité. « Bêtise », « folie des grandeurs », « insensés », « effronté(s) », haine<sup>106</sup> sont les qualités que Feuchtwanger accorde aux nazis. Il parle d'une « irruption de la barbarie » et du temps le plus obscur que l'Allemagne ait vécu depuis la guerre de trente ans<sup>107</sup>, construisant ainsi aussi une légère association à une catastrophe naturelle. « Les nazis » en Allemagne ne possèdent pas de visages, ce sont les méchants de façon absolue (ce qui est aussi exprimé par la création du mot allemand « Urböse » que l'éditeur Gingold emploie pour désigner les nazis; la traduction se contente de « méchant »<sup>108</sup>). Cependant, l'auteur peint les représentants nazis à Paris comme des êtres civilisés, plus ou moins sympathiques (plutôt moins), contradictoires, avec leurs propres logiques - que Feuchtwanger transmet à travers de nombreux monologues intérieurs - et profitant de toute sorte de collaboration. La réalité en Allemagne - et leur responsabilité - semble très loin. Le journaliste nazi Erich Wiesener exprime cyniquement sa perspective: « ... un homme de goût laisse ces choses au soin de la Gestapo sans

---

<sup>101</sup> *Ibid.*, p.82. - « ... der kleinen, machtlosen Länder an den Grenzen des Deutschen Reichs. » (EEA, p. 94).

<sup>102</sup> *Ibid.* - « Wie unangenehm. Wie werden wir mit unserer Opposition fertig, wenn sie uns zwingen will, diesen mächtigen Deutschen die Stirn zu zeigen? » (EEA, p. 94).

<sup>103</sup> *Ibid.*, cf. p. 648.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 403. - « ... die für die Methoden des Dritten Reichs bestimmt mehr Verständnis aufbrachten als andere Völker ... » (EEA, p. 457).

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 664. - « ... westeuropäische Vorstellungen von innerem und äußerem Komfort, von richtigem Leben, von Freiheit und von Demokratie. » (EEA, p. 756).

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 601. - « Dummheit », « Größenwahn », « Irrsinn », « Dreistigkeit », « Hass » (EEA, p. 682). L'édition française traduit le mot allemand « Hass » par le moins fort « ressentiment » dans ce passage.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 671. - « Wiedereinbruch der Barbarei » (EEA, p. 765).

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 302 par exemple (EEA, p. 338).

se soucier des détails. On appuie sur le bouton, et le mandarin meurt; on a absolument aucune envie de voir le mandarin »<sup>109</sup>.

Plusieurs personnes du roman témoignent de leurs expériences dans les camps de concentration, tout le monde connaît des « disparus » - et quand même ce savoir résonne à Paris dans un cadre qui le laisse apparaître quasi irréel<sup>110</sup>. Lea de Chassefierre, contre toute logique, commence même un flirt avec Konrad Heydebrege, vieux combattant nazi, envoyé de Berlin pour mettre en ordre le problème de la presse émigrée. La violence et la barbarie ne sont ailleurs, pas présentes, pas vraiment imaginables; le combat se fait encore sur un terrain cultivé, la parole étant une arme considérable.

### 3. L'Europe dépassée

Pour Feuchtwanger, le national-socialisme est dépourvu de toute culture - et cela se voit clairement au sein du pays - mais sur le niveau européen on essaie malgré tout de rester un partenaire d'apparence civilisée, de déguiser d'esprit la sottise et la brutalité. Ainsi, Heydebrege achète par exemple deux journaux français pour désormais disposer d'une presse étrangère favorable et citable<sup>111</sup>. Le personnage le plus important dans ce sens est Wiesener, *Schreibtschtäter* par excellence, qui « ... passait sans conteste pour le premier des journalistes parmi les nationaux-socialistes »<sup>112</sup>, doué, éduqué et prêt à se prostituer en interprétant les actes des nazis pour l'Europe:

*« Qui maîtrise réellement la langue doit être capable d'enjoliver même les lois de Nuremberg, avec des mots si beaux, si humains, que les âmes bienveillantes y verront finalement un acte civilisateur. [...] Dans son article, la brutalité des nazis devenait de la force, l'épaisse grossièreté de leurs mensonges, une belle franchise, leur violence bestiale, de la vitalité. Il travaillait avec la passion du virtuose; parfois, il croyait lui-même en ce qu'il écrivait »<sup>113</sup>.*

Et non seulement lui, partout en Europe on voulait bien croire de telles explications, pour ne pas devoir s'opposer aux puissants allemands. Wiesener est aussi capable de mobiliser l'héritage culturel européen et de le détourner dans le sens des nazis :

*« ... il est stupide de faire comme si le faible n'était protégé que par son bon droit. De grands Français et Anglais, par exemple Swift ou La Rochefoucauld, n'auraient pas pensé autrement sur ce sujet que nous autres nationaux-socialistes »<sup>114</sup>.*

Il interprète Jeanne d'Arc - la sainte française - dans un sens favorable pour les Allemands, et quand il fait publier la biographie de Beaumarchais, cela lui sert en même temps à prouver un certain cosmopolitisme libéral aux yeux des démocraties européennes et d'acclamation allégorique du pouvoir pour s'assurer du soutien du régime à Berlin. C'est le barbare cultivé qui utilise quoi que se soit à son propre avantage, qui puise dans le stock de l'histoire culturelle européenne, mais qui l'abuse complètement. Feuchtwanger souligne l'importance des hommes comme Wiesener

---

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 621. - « ... solche Dinge überlässt ein Mann von Geschmack besser der Gestapo, ohne sich um die Details zu kümmern. Man drückt auf den Knopf, und der Mandarin stirbt; den Mandarin zu sehen, hat man durchaus kein Verlangen. » (EEA, p. 706).

<sup>110</sup> Cf. par ex. la conversation avec café et gâteau chez l'avocat Zarnke, où deux anciens internés se battent, chacun prétendant avoir eu l'expérience la plus dure. Cf. chapitre « Nürnberg », p. 601 (EEA, p. 682).

<sup>111</sup> *Ibid.*, cf. p. 517 (EEA, p. 588).

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 425. - « unbestritten ... der erste Journalist unter den Nationalsozialisten » (EEA, p. 482).

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 615. - « Wer die Sprache in Wahrheit beherrscht, der muss im Stande sein, noch die Nürnberger Judengesetze mit so schönen, menschlichen Worten zu verbrämen, dass Wohlwollende sie schließlich für eine zivilisatorische Tat anschauen. [...] In seinem Aufsatz wurde die Brutalität der Nazi zur Kraft, die plumpe Derbheit ihrer Lügen zu schönem Freimut, ihre rohe Gewalttätigkeit zu Vitalität. Er arbeitete mit der Passion des Virtuosen; zuweilen glaubte er selber, was er schrieb. » (EEA, pp. 698 - 699).

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 288. - « ... es sei albern, sich so zu stellen, als ob der Schwache allein durch sein Recht geschützt wäre. Große Franzosen und Engländer, Swift zum Beispiel oder La Rochefoucauld, hätten darüber nicht anders gedacht als wir Nationalsozialisten. » (EEA, p. 322).

en contrastant leur travail rusé avec d'autres efforts plutôt ridicules des nazis de réclamer la culture européenne pour leur cause; le projet de réécrire le libretto de « Judas Makkabäus » de Händel avec Hitler comme protagoniste par exemple<sup>115</sup>. « Les prétendants ont envahi la maison d'Ulysse et dissipent son bien et violent ses gens. Mais Pénélope tisse et elle est rusée, et les prétendants ne peuvent pas l'avoir, et elle attend, et Ulysse reviendra »<sup>116</sup>, dit le vieux Geheimrat Ringseis, professeur émigré de philologie ancienne, et décrit par cette allusion à l'Odyssée la dévastation culturelle que les nazis commettent, mais aussi l'espoir des émigrés. Ringseis, savant pour qui l'Antiquité est au moins aussi vivante que le 20ème siècle, est l'un des personnages de l'exil qui véritablement vivent l'héritage culturel européen, et par lesquels Feuchtwanger oppose au nationalisme et à la destruction nazie la persistance des racines européennes. Effectivement, ce sont ces racines culturelles communes qui nourrissent les émigrés, racines qui ne se laissent pas subordonner à des frontières ni à une idéologie raciste et nationaliste. La patrie perdue est remplacée par une patrie spirituelle et européenne. Elle surgit dans le réconfort que donnent les mythes antiques de Ringseis, dans l'inspiration qu'éprouve le jeune Hanns en contemplant la Victoire de Samothrace, dans la toile de Max Liebermann de la famille du journaliste Heilbrun, dans les airs que chante le ténor juif Donald Percy, dans les débats nihilistes de Tschernigg et Meisel, dans le « Sonett 66 » de ce dernier se référant à Shakespeare, et surtout dans l'univers de la musique de Sepp Trautwein. On y trouve du matériel de toutes les sources européennes, qu'elles soient antiques, du moyen âge ou contemporaines: au début du roman, il est encore en train de finir son oratoire *Les Perses* d'après Eschyle, sa composition des odes de Horace est connue, il provoque les nazis avec ses chansons d'après Walther von der Vogelweide, et il aboutit finalement à la *Symphonie de la salle des pas perdus*. Cette composition mûre et véritablement contemporaine est capable d'exprimer l'époque et sa némesis par la métaphore - la salle des pas perdus - qui donne aussi le nom à la trilogie. Toute la personnalité et le chemin de son compositeur y résonnent.

*« Haendel, Beethoven, Wagner même, il ne peut plus les penser autrement que comme des révolutionnaires; c'est à partir de leur conception fondamentale de la musique qu'ils durent s'engager politiquement. On ne peut pas se dérober devant la politique quand il s'agit d'éviter à votre art de souffrir. Pour que sa musique puisse sonner, il lui faut de l'air pur. Et s'il n'y a pas d'air pur, eh bien, il faut s'en procurer »*<sup>117</sup>.

Trautwein ne cherche pas à justifier ou à détourner comme son antagoniste Wiesener. Son humanisme s'exprime à travers sa musique ainsi qu'à travers ses actes politiques; il ne consiste pas simplement dans l'usage habile des connaissances de l'histoire de l'art européenne. Il lui est impossible de continuer la musique sans observer les circonstances comme le fait son collègue corrompu Riemann<sup>118</sup>. Pour Trautwein, l'héritage européen se traduit par l'acte pratique et par la création, ce qui lui permet de parvenir à l'humanisme universel de sa musique: « ... tous, ils sentaient la force de cette musique, sa fougueuse volonté de justice, d'humanité »<sup>119</sup>.

<sup>115</sup> *Ibid.*, cf. p. 245 (EEA, cf. p. 273).

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 232. « Die Freier [...] sind über das Haus des Odysseus hergefallen und verprassen sein Gut und vergewaltigen seine Leute. Aber Penelope webt und ist schlau, und die Freier kriegen sie nicht, und sie wartet, und Odysseus wird zurückkehren. » (EEA, p. 259).

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 13 - « Händel, Beethoven, selbst Wagner sind ihm anders denn als Revolutionäre nicht mehr denkbar; sie mussten Politik machen aus ihrer musikalischen Grundeinstellung heraus. Man kann sich vor der Politik nicht drücken, wenn die eigene Kunst nicht leiden soll. Seine Musik jedenfalls, wenn sie klingen soll, dann muss reine Luft da sein. Und wenn reine Luft nicht da ist, dann muss man sie schaffen. » (EEA, p. 13).

<sup>118</sup> *Ibid.*, cf. chapitre « "Un prisonnier en vacances », p. 304 (EEA, p. 341). Feuchtwanger insert un débat qui reprend le cas de l'historique dirigeant Furtwängler. Feuchtwanger fait Riemann réclamer de mener une existence 'd'émigration intérieure' et fait ainsi illusion à la difficile relation entre ces deux types 'd'émigrés'.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 557. - « ... alle spürten die Kraft dieser Musik, ihren stürmischen Willen zum Richtigen, zum Menschlichen. » (EEA, p. 633).

#### 4. La raison dure d'une nouvelle société/ cœur et tête

Comme un autre grand roman allemand de l'exil, créé à la même époque, *Der Vulkan* de Klaus Mann<sup>120</sup>, *Exil* mène le débat sur le rôle de l'artiste pour la société, ce qui a toujours été un sujet majeur pour Feuchtwanger. Dans *Der Vulkan*, l'une des protagonistes, Marion (à qui Klaus Mann a donné des traits de sa sœur Erika), donne un exemple entièrement positif d'une intellectuelle engagée: elle arrive à convaincre son public, elle lutte avec succès contre les nazis. Pour Feuchtwanger, la question est plus difficile. Surtout pendant les années d'exil en France il a été déchiré entre l'obligation de s'engager politiquement et son travail d'écrivain. Heinrich Mann, l'oncle de Klaus, lui-même protagoniste du projet d'un front populaire contre les nazis, devait accepter beaucoup des excuses. Néanmoins, Feuchtwanger comptait parmi les participants célèbres du « 1<sup>er</sup> Congrès International des écrivains pour la défense de la culture » à Paris en 1935 par exemple, et il soutenait de nombreuses initiatives des émigrés. Avec Trautwein, Feuchtwanger s'assure de son propre chemin. Et comme l'écrivain, son personnage Trautwein tire également un bilan mélangé voire négatif à la fin: tout son humanisme - « humanisme bleu ciel », comme dit son fils Hanns<sup>121</sup> - toute la victoire dans le cas de Benjamin, toute la culture et tout le savoir que l'Europe a créés ne peuvent finalement rien faire contre les forces que les nazis ont déchaînées. Trautwein a lutté isolé, il a fait des « pas perdus », qui résonnent aussi dans le titre de sa symphonie. Pour cette raison, Hanns propose d'utiliser pour ce titre l'ancienne expression française de la *salle des pas perdus* au lieu de l'allemand *Wartesaal*, voire de la moderne *salle d'attente*<sup>122</sup>. L'Europe a fait trop de compromis. La tradition européenne ne sait pas comment réagir face à la barbarie. L'Occident - la salle des pas perdus.

C'est le personnage de Hanns, qui arrivera à sortir de cette salle d'attente. Lui, qui a observé le combat de son père pour le journaliste Benjamin avec une certaine indulgence, n'y voit qu'un idéalisme gaspillé. Pour lui, la lutte pour un nouveau monde doit suivre une autre logique, celle du socialisme, qui s'applique à la société entière; le cas individuel ne peut plus être la mesure:

*« Il ne pouvait pas se représenter l'édification d'une société socialiste sans que les chefs d'un tel mouvement réprimassent leur compassion personnelle. Qui, dans ses décisions politiques, se laisse guider par une compassion personnelle, court le danger [...] d'abandonner les intérêts de la société au bénéfice de quelques-uns »*<sup>123</sup>.

Pour Hanns, l'URSS est la seule force qui s'oppose décidément aux Nazis. L'usage de violence est nécessairement impliqué - les paroles ne servent plus à rien. C'est alors l'URSS qui représente la raison dure, sans pitié, qui est opposée à l'idéalisme flou, l'individualisme faible de l'Europe<sup>124</sup>. Dans le roman, il y a encore un autre jeune homme qui partage explicitement cette analyse négative de l'Europe: le nihiliste Harry Meisel juge l'âme de l'Europe « pourrie » et préfère les Etats-Unis en tant que pays sans aucune âme du tout<sup>125</sup>. Mais Meisel meurt - pour Feuchtwanger c'est Hanns qui va trouver une nouvelle vie, hors de l'Europe, « parmi les premiers hommes du

---

<sup>120</sup> Cf. Klaus MANN, *Der Vulkan*, Berlin, Weimar, Aufbau, 1969. De façon différente que Feuchtwanger, Klaus Mann met l'accent sur l'émigration aux Etats-Unis comme possible avenir pour les exilés.

<sup>121</sup> Lion FEUCHTWANGER, *Exil*, *op. cit.*, p. 665. - « himmelblauer Humanismus » (EEA, p. 758).

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 551 (EEA, p. 627).

<sup>123</sup> *Ibid.*, p. 430. - « ... er könne sich die Errichtung einer sozialistischen Gesellschaft nicht vorstellen, ohne dass die Führer einer solchen Bewegung ihr privates Mitleid unterdrückten. Wer sich in politischen Entscheidungen von privatem Mitleid lenken lasse, laufe Gefahr [...] die Interessen der Gesellschaft zugunsten einzelner preiszugeben. » (EEA, p. 487).

<sup>124</sup> Dans un passage à part, le roman reprend assez clairement le débat entre André Gide et Lion Feuchtwanger à cet égard, le personnage de l'écrivain Jacques Tüverlin représentant l'avis de l'auteur. Gide avait critiqué l'URSS (cf. André GIDE, *Retour de l'URSS*, Paris, Gallimard 1936), tout au contraire de Feuchtwanger et son ouvrage *Moskau 1937*. Par la suite, Feuchtwanger rédigeait des polémiques mordantes contre Gide. Cf. pp. 428 – 430 (EEA, pp. 486 - 488).

<sup>125</sup> *Ibid.*, cf. p. 326 (EEA, p. 368).

troisième millénaire »<sup>126</sup>, pendant que le temps a dépassé le libéralisme européen (« Ce que Sepp entend par démocratie [...] c'était possible au XIXe siècle, mais justement rien qu'au XIXe siècle ... »<sup>127</sup>). Hanns prépare donc son émigration en URSS. Les expériences qu'il fera là-bas ne font pas partie du roman. Le pays de Staline - où Feuchtwanger avait voyagé lui-même, qu'il connaissait donc concrètement - n'apparaît qu'en destination, comme projet raisonnable, descendant pratique du siècle des Lumières en France, où les personnages se trouvent. Cette approche théorique présente une qualité essentielle de la perspective de Feuchtwanger sur l'URSS: « ... je trouverais pauvre une vie basée sur la logique nue, et pourtant je suis convaincu, que les institutions sociales doivent être construites sur la raison, pour qu'elles puissent s'épanouir »<sup>128</sup>, il remarque dans *Moskau 1937*. Dans ce rapport, on lit la phrase comme soutien illimité pour l'URSS. Dans le roman créé parallèlement, cette ambivalence apparaît beaucoup plus ouverte. Sepp Trautwein donne raison à son fils Hanns - et pourtant il assume ses propres idéaux:

*« J'ai compris que vos principes fondamentaux sont justes, mais je n'ai fait que le comprendre, mon cerveau le saisit, mais mon sentiment ne suit pas, mon cœur ne dit pas oui. Je ne me sens pas chez moi dans ton univers où tout est raison et mathématiques. Je ne voudrais pas y vivre. Il me semble qu'en lui les masses ont trop à dire et l'individu trop peu. Je tiens à ma liberté à l'ancienne mode »*<sup>129</sup>.

Evidemment, une criante mise à l'envers de la phrase du « oui, oui, oui, du fond du cœur » de *Moskau 1937*<sup>130</sup>. Pour comprendre la contradiction entre l'auteur et son personnage principal, il ne faut jamais sous-estimer à quel degré la perspective de Feuchtwanger sur l'URSS est marquée par la dramatique situation historique, dans laquelle Hanns, Trautwein et l'écrivain lui-même se trouvent: face à un fascisme triomphant et barbare, menacés de mort, juste devant l'éclat de la deuxième guerre mondiale. Et l'Europe semble engourdie d'angoisse. La politique doit prendre des décisions claires, il faut donc formuler des options claires; un roman peut refléter l'ensemble contradictoire.

Hanns a l'impression d'étouffer dans l'air de l'Occident - « Ici, tout est mort. Ici, on étouffe »<sup>131</sup>. Feuchtwanger reprend ici une métaphore qu'il a utilisée plusieurs fois pour décrire l'Europe et qui exprime un sentiment qu'il a probablement éprouvé lui-même.

*« L'air qu'on respire en Occident, cet air est usé et pourri. Il n'y a plus de clarté, plus de résolution dans l'enceinte de la civilisation occidentale. On n'ose pas se défendre contre le barbarisme pressant avec la poignée, même pas avec des mots forts, on le fait avec le cœur tiède, avec des gestes tièdes, et les déclarations des responsables sont sucrées et treintes par des clauses »*<sup>132</sup>.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 549. - « ... die kostbaren Worte, die er da gefunden hatte, und die ihm das Neue, Wesentliche der Sowjetleute ein für alle mal zu bezeichnen schienen: „Die ersten Menschen des dritten Jahrtausends“ » (EEA, p. 623).

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 546. - « ... was Sepp unter Demokratie versteht, das war im neunzehnten Jahrhundert möglich, aber eben nur im neunzehnten Jahrhundert. » (EEA, p. 620).

<sup>128</sup> *Id.*, *Moskau 1937, op. cit.*, p. 144, trad. jh. - « ... so kahl ich ein Leben fände, gestellt auf nackte Logik, so tief bin ich überzeugt, dass gesellschaftliche Einrichtungen, wenn sie gedeihen sollen, auf Urteil und Vernunft aufgebaut sein müssen ».

<sup>129</sup> *Id.*, *Exil, op. cit.*, p. 599. - « Ich habe begriffen, dass eure Grundprinzipien richtig sind: aber ich habe es eben nur begriffen, mein Gehirn sieht es ein, aber mein Gefühl geht nicht mit, mein Herz sagt nicht ja. Ich fühle mich nicht heimisch in deiner Welt, in der alles Vernunft und Mathematik ist. Ich möchte in ihr nicht leben. Mir scheint, es haben in ihr die Massen zuviel zu sagen und der einzelne zu wenig. Ich hänge an meiner altmodischen Freiheit. » (EEA, p. 680).

<sup>130</sup> *Id.*, *Moskau 1937, op. cit.*, p. 111, trad. jh.

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 253. - « Hier erstickt man ja » (EEA, p. 281).

<sup>132</sup> *Id.*, *Moskau 1937, op. cit.*, p. 111, trad. jh. - « Die Luft, die man im Westen atmet, ist verbraucht und schlecht. Es gibt innerhalb der westlichen Zivilisation keine Klarheit und Entschiedenheit mehr. Man wagt nicht, sich gegen den andrängenden Barbarismus mit der Faust zu wehren, oder auch nur mit starken Worten, man tut es mit halbem Herzen, mit vagen Gesten, und die Erklärungen der Verantwortlichen gegen den Faschismus sind verzuckert und verklausuliert ».



*Exil*, comme les deux romans précédents de la *Trilogie de la salle des pas perdus*, *Erfolg* et *Die Geschwister Oppermann*, veut transmettre un message politique - il supplie les Européens de passer à l'action. Si Feuchtwanger a formulé une sorte d'ethos d'exil, il l'a fait ici - et les tâches de l'artiste et du politicien s'unissent sous forme d'un roman appellatif.

Feuchtwanger établit dans *Exil* une opposition entre l'avenir, la raison, l'URSS d'un côté et le passé, l'idéalisme, l'Europe de l'autre. Au contraire du message du rapport *Moskau 1937*, publié à la même époque, on pourrait dire qu'*Exil* penche du côté européen. Le personnage principal se trouve au milieu des deux mondes, émotionnellement attaché à l'Europe et son héritage, rationnellement préférant l'URSS. Ainsi, il représente aussi l'ambiguïté de son créateur - bien que pour Feuchtwanger, le déclin de l'Europe soit pratiquement programmé.

## TROISIEME PARTIE

### Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis Ou : Réaction versus progrès

Le troisième texte à examiner oppose l'ancienne Europe aux Etats-Unis. Un sujet qui résulte aussi des changements biographiques de Feuchtwanger, qui s'est installé en Californie entre-temps. Entre la rédaction d'*Exil* et de *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis*, Feuchtwanger a vécu l'époque probablement la plus dangereuse de sa vie. En 1939 et en 1940, après avoir habité en France pendant six ans, il était interné deux fois en tant qu'étranger ennemi au camp *Les Milles*. « Liberté, égalité, fraternité, on nous avait fêtés, l'administration avait déclaré que c'était un honneur pour la France [...] maintenant, on nous séquestre »<sup>133</sup>, remarque Feuchtwanger sarcastiquement dans *Der Teufel in Frankreich*, rapport autobiographique du séjour au camp. Finalement libéré, il est menacé d'être livré aux nationaux-socialistes par le régime de Vichy. Il se fait kidnapper par des diplomates américains, voyage en habits de femme, quitte la France à pied à travers les Pyrénées, même route que Heinrich Mann, arrive à Lisbonne clandestinement par voie maritime, obtient finalement une place sur le bateau pour New York. Sa femme le suit quelques semaines plus tard. Ils s'installent à Pacific Palisades. Pour la troisième fois dans leur vie, ils rétablissent leur ménage et leur bibliothèque d'écrivain: la sécurité d'un arrangement entier dont Feuchtwanger a besoin.

Pendant tous ces bouleversements, il ne cesse jamais de travailler en focalisant sur des sujets historiques. Après plusieurs autres textes, *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis* a été créé entre mai 1944 et octobre 1946. Malgré la diversité des sujets et des genres, ce roman historique se révélera subtilement lié à celui qui vient d'être analysé au chapitre II, *Exil*, une connexion surprenante résidant dans le personnage de Franklin. Feuchtwanger choisit comme sujet l'indépendance américaine, qui n'aurait pas été possible sans le soutien financier, militaire et même idéal de la France absolutiste de Louis XVI. Dit autrement: l'ancien régime vient à l'aide de la révolution - l'ancienne Europe prépare sa propre fin. Voici la constellation dramatique à laquelle Feuchtwanger s'intéresse.

#### 1. L'Américain et l'Européen

*Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis* raconte l'histoire de l'alliance entre la France absolutiste de Louis XVI et les provinces rebelles de l'Amérique du Nord qui se révoltent contre l'Angleterre. Benjamin Franklin et Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais sont les personnages principaux du roman – ils ne seraient pas ses héros, comme Feuchtwanger le souligne dans une postface qu'il a ajoutée plusieurs années après la première parution du livre, le héros étant uniquement le progrès en tant que tel dans sa perspective<sup>134</sup>. L'auteur décrit une

---

<sup>133</sup> Id., *Der Teufel in Frankreich*, Frankfurt am Main, Fischer, 1986, p. 23, trad. jh. – « Liberté, Egalité, Fraternité, man hatte uns gefeiert, die Behörden hatten erklärt, es sei eine Ehre für Frankreich [...] jetzt also sperrte man uns ein ».

<sup>134</sup> Cf. Id., *Die Füchse im Weinberg*, Berlin, Aufbau, 2004, p. 981 (postface). Cette édition allemande est basée sur le livre qui apparaissait en RDA en 1952 et pour lequel Feuchtwanger ajoutait une postface. La première édition de 1947 chez Querido, Amsterdam, a été publiée sous forme d'une série de trois parties, le premier titre du roman entier étant *Waffen für Amerika*. Les citations francophones utilisées pour ce travail proviennent de l'édition suisse de 1977, il s'agit d'une adaptation considérablement raccourcie. Préface et postface ont été enlevées. Cf. Léon (sic !) FEUCHTWANGER, *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis*, trad. de l'allemand par Pierre Sabatier, Genève, Slatkine, 1977. Par la suite le prénom correct sera utilisé. En note, le texte en langue originale est ajouté (*Beaumarchais ...*, édition allemande - BEA).

période qui est définie par les événements de la proclamation de l'indépendance en 1776 et la signature du contrat sur l'alliance entre la France et les Etats-Unis en 1778<sup>135</sup>. Franklin vient à Versailles en tant qu'émissaire américain pour convaincre l'ancien régime des avantages stratégiques d'une telle union. En fait, la plupart des ministres et des conseillers royaux y voient une bonne ruse pour se venger de la victoire de l'Angleterre de 1763. Louis XVI seul, lucide, mais faible, reconnaît la menace fondamentale que représenterait la victoire de la révolution pour l'architecture absolutiste de l'Europe entière. Cependant les « gens de Boston » – et surtout Franklin lui-même – sont très à la mode à Paris. Franklin sait comment profiter de cette popularité pour sa cause. Par l'aide d'une intrigue courtoise il arrive même à rencontrer et fasciner la reine. Finalement, malgré des querelles au sein de la mission américaine, malgré le comportement maladroit du congrès et malgré la résistance du roi, après plus de deux ans de patience, le contrat de l'alliance est signé.

Cette lente naissance est mise en parallèle par Feuchtwanger avec la création et la publication de la fameuse pièce de Beaumarchais, *La folle journée ou Le Mariage de Figaro*<sup>136</sup>. Cela ne correspond pas à la vérité historique; en fait, le *Figaro* a été joué à la Comédie Française pour la première fois plusieurs années après la mise en œuvre de l'alliance, en 1784. Dans le roman, cette manifestation a lieu au début de l'année 1779, juste quelque temps après la signature: l'esprit révolutionnaire se manifeste ouvertement en France aussi, la révolution est semée, 1789 s'annonce. Et puisque Beaumarchais n'est pas seulement un homme de lettres, il agit au profit de la révolution aussi dans un autre sens plus direct: en organisant en cachette des livraisons d'armes pour les troupes rebelles. Non pas sans s'attendre à un profit personnel, mais toujours en prenant des gros risques et plein d'enthousiasme pour la cause rebelle. Avec son entreprise dite privée mais effectivement politique, il dépend complètement de la cour. Certes, il sait brillamment jouer du clavier d'intrigue – mais il doit également payer plusieurs fois son audace, soit avec des pertes considérables d'argent, soit avec un séjour en prison. Pour Franklin, le vieil homme calme, patient et un peu petit bourgeois, Beaumarchais incarne trop le type courtois, d'esprit joueur, superficiel et même cynique. Leurs rapports restent froids, à la grande déception de Beaumarchais, qui se voit le partenaire naturel de Franklin.

Autour de ces deux grandes lignes de narration, Feuchtwanger dépeint de nombreux personnages et leurs histoires: celle de Marie-Antoinette, dite Toinette, la reine sympathique, naïve et gâtée, dont toute l'Europe attend l'héritier de la couronne française, celle de Joseph de l'Autriche, son frère, qui joue au libéral à l'ombre de sa puissante mère Marie-Thérèse et qui vient à Versailles pour presser Louis de se faire opérer afin d'arriver à un succès dans le lit matrimonial. Il décrit les derniers jours du vieux Voltaire et sa peur d'être enterré hors terre sainte et le travail du fameux sculpteur Duplessis, la vie quotidienne à la cour et la vie quotidienne des bourgeois – bref, sur les presque mille pages que comprend le roman, Feuchtwanger offre un vaste panorama de l'époque en France.

## 2. Un univers absolutiste

Dans la France du 18<sup>ème</sup> siècle, « Europe » égale centre de l'univers, aussi intéressantes que soient les choses qui se passent sur les terres américaines. C'est l'Europe où ont lieu les « véritables guerres » - « ... tant qu'il éviterait sur ce continent des engagements militaires entre la Grande-Bretagne et la France, on ne pourrait pas dire qu'on était en guerre », se rassure Louis<sup>137</sup>. Et c'est l'Europe qui porte les vrais coûts de ces guerres<sup>138</sup>. Quand Toinette passe pour « la plus

---

<sup>135</sup> En fait, Beaumarchais et Franklin sont des contemporains de Warren Hastings.

<sup>136</sup> Cf. Pierre Augustin Caron de BEAUMARCHAIS, *La folle journée ou le Mariage de Figaro*, Paris, Presses universitaires de France, 2005, 125 p.

<sup>137</sup> Lion FEUCHTWANGER, *Beaumarchais ...*, *op. cit.*, pp. 470 - 471. - « ... solange er seinem Europa ernsthafte militärische Zusammenstöße fernzuhalten vermochte, war es noch kein wahrer Krieg. » (BEA, p. 826).

<sup>138</sup> *Ibid.*, cf. p. 534 (BEA, p. 925).

belle femme d'Europe »<sup>139</sup> – elle passe pour la plus belle femme tout simplement. Dans les catégories absolutistes, l'Europe est certes partagée en nations, mais elle est aussi – dans certaines limites – unie au sens dynastique. Les deux grandes puissances catholiques, Bourbon et Habsbourg, sont liées par le mariage de Louis et Toinette au « bien du monde entier »<sup>140</sup>, les rois de la Grande-Bretagne et de l'Espagne sont des cousins de Louis. On se bat, comme dans la guerre américaine, on se réconcilie, mais l'obligation d'être solidaire entre rois dépasse ces moindres querelles. La grande tâche commune serait alors de garder l'ordre divin, selon Louis, mais l'alliance avec les rebelles contrevient fort à cette vocation<sup>141</sup>.

L'Europe est donc le centre de l'univers, et le centre de l'Europe, c'est évidemment la France, le pays « ... d'une nation heureuse et florissante, la plus grande et la plus puissante de l'Europe »<sup>142</sup>, comme la décrivent les conseillers royaux. Et Lion Feuchtwanger lui aussi prend la France, lieu de l'action du roman, de nouveau, comme cas exemplaire, comme laboratoire européen pour démontrer la lutte entre le progrès et la réaction, et finalement le manque de perspectives du vieux continent. La France: en même temps le pays des Lumières – et le pays d'un régime fossilisé, le représentant du plus puissant absolutisme – qui nourrit la révolution, une cour débordante de richesses sublimes – et le peuple qui souffre de faim. Partout dans le pays se répand l'envie du scandale et de la révolte, que ce soit dans les rues de Paris ou dans les salons de la cour. « Nous scions la branche, sur laquelle nous sommes assis »<sup>143</sup>, remarque très lucidement l'aristocrate Vaudreuil, lorsqu'il met en scène une séance du *Figaro*. Politiquement, le gouvernement essaie de maîtriser la crise avec les anciens moyens: augmenter la répression et les impôts, préparer la guerre. Dans cette logique il semble aussi rationnel d'affaiblir la couronne anglaise par des manœuvres au profit des rebelles<sup>144</sup>. A savoir, « la monarchie absolue qui règne en France n'a aucun intérêt de montrer à ses sujets le spectacle d'un soulèvement victorieux dans un autre pays »<sup>145</sup>, disent les négociateurs de l'alliance. Mais l'argument reste rhétorique, uniquement Louis XVI ressent son importance et les conséquences pour le continent entier. Pour Beaumarchais, la France et surtout Paris, « la plus belle ville du monde »<sup>146</sup>, présentent le seul milieu où il lui est possible de vivre. Malgré tout son engagement pour l'Amérique, il ne pense jamais à partir lui-même. Et même Franklin s'arrange avec le pays étranger et apprend à valoriser les avantages du savoir-vivre français.

A part la France comme représentant principal de l'Europe, plusieurs autres pays européens apparaissent dans le roman. Au deuxième rang c'est l'Autriche, la patrie de Toinette, le pays de l'impératrice Marie-Thérèse – le pays de la réaction en tant que telle. Marie-Thérèse, très catholique, très maternelle, très autoritaire, « allemande, sévère, consciente de son devoir »<sup>147</sup>, n'hésite pas une seconde quand il faut prendre des mesures pour stabiliser le système féodal européen, juste au contraste de son gendre indécis, Louis. Et elle est habituée à ce qu'on lui obéisse. Son fils Joseph passe pour libéral dans l'opinion publique européenne, mais Feuchtwanger fait bien comprendre que tout va à condition que la Mama le permette<sup>148</sup>. Malgré

---

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 115. – « die schönste Frau Europas » (BEA, p. 211).

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 136. – « Wohlfahrt der ganzen Welt » (BEA, p. 246).

<sup>141</sup> *Ibid.*, cf. p. 567 (BEA, p. 973).

<sup>142</sup> *Ibid.*, p. 566. – « ... einer blühenden, glücklichen Nation, der größten und mächtigsten Europas » (BEA, pp. 971 - 972).

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 129. – « Wir sägen an dem Ast, auf dem wir sitzen. » (BEA, p. 233).

<sup>144</sup> *Ibid.*, cf. le chapitre « Louis et Toinette », p. 91 (BEA, p. 166).

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 86. – « Die absolute Monarchie Frankreich hat kein Interesse daran, das Schauspiel einer siegreichen Empörung vorzuführen. » (BEA, p. 159).

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 12. – « dieser schönsten Stadt der Welt » (BEA, p. 17).

<sup>147</sup> Id., *Die Füchse im Weinberg*, *op. cit.*, p. 226, trad. jh, passage enlevé en version francophone. – « deutsch, streng, pflichtbewußt ».

<sup>148</sup> Par ex. Joseph évite malgré lui de rencontrer Franklin après que Marie-Thérèse l'avait interdit *expressis verbis* dans une lettre (cf. le chapitre « Joseph »). Un bon mot de Beaumarchais le met ainsi: « Elle gouvernait despotiquement et lui, pendant ce temps-là, se contentait de faire de la musique libérale. » Id., *Beaumarchais ...*, *op. cit.*, p. 134. – « Sie regiert despotisch, und der junge Herr macht dazu die liberale Musik. » (BEA, p. 241).

tout, la relation entre Habsbourg et Bourbon est marquée par méfiance et mépris mutuels et profonds. Pour les Versaillais, Toinette reste « l'Autrichienne »<sup>149</sup>, qui ne s'engagera jamais vraiment pour des intérêts français, qui est prise pour présomptueuse et scandaleusement dépensière. Marie-Thérèse de son côté voit la France comme le pays du libertinage, où sont commis « les crimes les plus noirs »<sup>150</sup>. Néanmoins, elle y a envoyé sa fille. Quand Joseph, frère de Toinette, lui rend visite, il voit la perspective autrichienne confirmée : « désordre », « saleté », « la pourriture masquée par la peinture »<sup>151</sup>. Il avoue qu'au fond « le genre français lui était antipathique »<sup>152</sup>. L'Autriche essaie de s'emparer de la Bavière et d'instrumentaliser la connexion française dans cette intention. Le pays victime, affaibli par des problèmes dynastiques, n'apparaît que comme proie facile<sup>153</sup>. Il se trouve en plus sous pression de la Prusse de Frédéric le Grand. Ce dernier est qualifié de « malheur de toute l'Europe »<sup>154</sup> par l'axe Habsbourg-Bourbon, qui tous les deux ont été humiliés par les résultats de la guerre de sept ans. L'Espagne désuète sous Carlos, le cousin, se révèle un allié fidèle de Louis, « qui réussissait à maintenir [...] un ordre remarquable conforme au Droit Divin »<sup>155</sup>, comme l'écrit Feuchtwanger avec un certain cynisme. Le pays participera à la guerre d'Amérique et portera une partie des coûts.

Finalement il y a l'Angleterre de Georges III, à présent engagée dans la guerre contre ses provinces rebelles. Le mobile majeur pour la France de prendre le parti des rebelles dans cette guerre est le désir de revanche pour la paix de Paris de 1763. Mais la perception effective du conflit actuel en Europe focalise sur autre chose: l'engagement pour ou contre l'établissement d'un nouvel ordre républicain. Pendant que le peuple français – et ainsi Beaumarchais – s'enthousiasme pour la « noble cause » des Américains<sup>156</sup>, Louis se voit trahir pour des raisons stratégiques les valeurs de sa famille, de son éducation, de sa classe, de son monde. L'Angleterre lui semble complètement justifiée: « Son cousin d'Angleterre avait de la chance. La cause était la meilleure ... »<sup>157</sup>. L'Angleterre était aussi le lieu de quelques activités d'espionnage de Beaumarchais à l'époque. Pour Franklin l'Angleterre incarne des humiliations personnelles, surtout en la personne de son fils aîné William, qui lutte aux côtés de Georges III – contre son père. Bien qu'opposant direct de la France dans la constellation stratégique, l'Angleterre est peu présente dans le roman. Feuchtwanger ne s'intéresse pas aux problèmes parmi les différents représentants de l'ancien régime, il veut se concentrer sur l'opposition réaction – révolution. En fait, on peut conclure que pratiquement toute l'Europe est peinte en tant que phénomène de l'ancien régime. Un seul exemple républicain au sein de l'Europe se trouve dans le roman: la Suisse. Signe d'espoir pour les progressistes – « une république qui dure depuis longtemps déjà »<sup>158</sup> – elle est en même temps reconnue et méprisée par les politiciens de l'ancien régime. Cela se voit par exemple dans le personnage du ministre des finances français, Necker, dont les mérites sont incontestés et dont on aime tellement se moquer.

A l'opposition des gouvernements, les peuples européens applaudissent les rebelles américains. Mais ils ne présentent pas de force politique – et presque pas de point d'intérêt pour l'auteur. Néanmoins Feuchtwanger suggère l'importance d'une opinion publique européenne dépassant le public aristocratique: Par exemple quand Louis rédige un manifeste censé à défendre sa politique américaine, il s'adresse à tout lecteur possible: « ... car ce sont ces arguments-là qui portent. Lorsque les Espagnols coupèrent autrefois les oreilles d'un pêcheur anglais, cela remplit l'Europe

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 102. - « die Österreicherin » (BEA, p. 186).

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 392. - « schreckt man vor den schwärzesten Verbrechen nicht zurück » (BEA, p.700).

<sup>151</sup> *Ibid.*, p. 120. - « Unordnung », « Schlamperei », « übertünchte Verrottung » (BEA, p. 218).

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 118. - « Im Grunde war ihm das französische Wesen zuwider. » (BEA, p. 215).

<sup>153</sup> *Ibid.*, cf. p. 121 (BEA, p. 220).

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 329. - « Unglück ganz Europas » (BEA, p. 588).

<sup>155</sup> *Ibid.*, p. 533. - « ... erhält die gottgewollte Ordnung tatkräftig aufrecht » (BEA, p. 923).

<sup>156</sup> *Id.*, *Die Füchse im Weinberg*, *op. cit.*, p. 10, trad. jh, passage enlevé en version francophone. - « das edle Vorhaben ».

<sup>157</sup> *Ibid.*, p.416. - « Was für ein Glück hatte sein Vetter in England, nicht nur hatte er die bessere Sache... » (BEA, pp. 742 - 743).

<sup>158</sup> *Ibid.*, p. 565. - « eine Republik [...], die schon eine ganze Weile hält » (BEA, p. 970).

entière d'indignation »<sup>159</sup>. C'est lui qui reconnaît la force qui est en train de se déchaîner : « Les mécontents lèveraient la tête, de tous les côtés en Europe »<sup>160</sup>.

### 3. L'Europe condamnée à périr

#### 3.1. La réaction: Toinette et Louis

« Ici commence le Roman 'Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis' [...] Il raconte de la bêtise amusante, de la stupidité intelligente et de la pourriture civilisée d'une société en déclin [...] et le livre n'oublie pas de rendre compte de l'aveuglement des hommes devant l'histoire »<sup>161</sup>.

Ce sont là les premières lignes de la préface du roman. Un sujet situé en grande partie à Versailles, dans les années 70 du 18<sup>ème</sup> siècle, offre évidemment de nombreuses occasions de peindre une société en déclin. Que ce soit le lever de la reine (« Quarante-deux dames avaient assisté Toinette à son lever. Cent onze en plus étaient venues lui rendre hommage ... »<sup>162</sup>) ou du roi (« la droite et la gauche du roi étaient chacune servie par des seigneurs différents »<sup>163</sup>), le clan aristocratique des « lilas bleus » qui essaie de subordonner la politique à ses humeurs, par exemple en faisant démissionner le ministre méritant Saint Germain, ou les énormes dépenses de la cour pour les jeux, la chasse, les décors, les robes et des projets comme le petit Trianon de Toinette<sup>164</sup>. Au fond des nombreuses règles, des conventions et des conflits courtois ne se cache que le vide. Pourtant, Feuchtwanger renonce plus ou moins à profiter d'un possible contraste dramatique avec la dure vie des petits gens en France. Il n'établit pas non plus une opposition simpliste entre les préoccupations d'une aristocratie saturée et les valeurs de la nouvelle société américaine. En fait, à travers le regard de Franklin ou d'autres, il éclaircit soigneusement les mille faiblesses et la pédanterie souvent petite-bourgeoise des révolutionnaires<sup>165</sup>. Pourtant, la différence fondamentale reste claire, c'est la différence entre une société saine, la société américaine - et une société qui souffre d'une maladie mortelle, la société européenne. Dans le passage suivant Franklin se souvient de Philadelphie :

« Il pensait à sa chère ville. C'était la plus grande d'Amérique et ce n'était pas cependant une grande ville; Paris était vingt fois plus grande. Elle avait l'air campagnard, sa ville Philadelphie. Peu de rues étaient pavées et il y avait plus de jardins et de prairies que de terrains construits. Cela ne l'empêchait pas d'être une jolie ville, aux aimables couleurs, dégageant une impression de salubrité. La plupart de ses habitants avaient l'air aisé et satisfait. On voyait à Paris beaucoup plus de gens circuler vêtus de brocart et de soie, mais il ne fallait pas les regarder de trop près. [...] Une pauvreté ainsi maquillée n'existait pas à Philadelphie. [...] Il y avait d'ailleurs à Philadelphie moins de boue et de privation. On n'y trouvait pas ces rues étroites et malodorantes où grouillait la misère comme il avait vu dans bien de quartiers à Paris »<sup>166</sup>.

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 416. - « Solche Argument machen Eindruck. Als die Spanier einmal einem englischen Fischer die Ohren abschnitten, geriet ganz Europa in Wut ... » (BEA, p. 742).

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. 290. - « Sie werden das Haupt erheben, die Missvergnügten, überall in Europa ... » (BEA, p. 522).

<sup>161</sup> *Id.*, *Die Füchse im Weinberg*, *op. cit.*, p. 5 (préface), trad. jh, passage enlevé en version francophone. - « Hier beginnt der Roman 'Die Füchse im Weinberg' [...] Es wird darin erzählt von der witzigen Torheit, der schlaun Dummheit und der übergessitteten Verderbtheit einer untergehenden Gesellschaft [...] Und nicht vergisst dieses Buch zu berichten von der Blindheit der Menschen vor dem Fortschreiten der Geschichte ».

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 180, trad. jh, passage enlevé en version francophone. - « Zweiundvierzig Damen hatte Toinette beim Aufstehen geholfen, hundertelf andere ihre Aufwartung gemacht ».

<sup>163</sup> *Id.*, *Beaumarchais ...*, *op. cit.*, p. 119. - « ... die rechte und die linke Seite des Königs wurden von jeweils verschiedenen Adelligen bedient. » (BEA, p. 217).

<sup>164</sup> Feuchtwanger décrit l'ambiguïté de ce projet bizarre non sans sarcasme: la construction artificielle d'un paysage et d'un village « naturels », référence aux idées de Rousseau, ce qui présente non seulement un malentendu ridicule mais aussi une erreur dangereuse concernant les idées du philosophe. *Ibid.*, cf. p. 238 (BEA, p. 433).

<sup>165</sup> *Ibid.*, cf. par exemple p. 266 (BEA, p. 483).

<sup>166</sup> *Ibid.*, p. 210. - « Vor sich sah er seine liebe Stadt. Sie war die größte in Amerika, aber sie war nicht groß, Paris war mehr als zwanzigmal größer. Sie schaute ländlich her, seine Stadt Philadelphia, sie hatte wenige gepflasterte Straßen, und es gab mehr Gärten und grünes Gelände als bebauten Grund. Aber es war eine schöne, farbige, durch und durch gesunde Stadt; die Mehrzahl ihrer Bewohner war behäbig und zufrieden,

On comprend: l'architecture sociale des treize Etats témoigne d'un esprit beaucoup plus humain, elle est plus appropriée à la grande majorité des hommes. Construction raisonnable, mise en œuvre par des hommes convaincus de leur cause, elle représente la manifestation d'une force que Feuchtwanger appelle « l'invisible conducteur de l'histoire »<sup>167</sup>: le progrès. Voici le concept qui joue le rôle essentiel dans l'optimisme historique de l'auteur à l'époque de l'écriture de ce roman. *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis* raconte, dans les mots de Feuchtwanger,

« ...du sens de l'histoire. Je voulais montrer à quel degré les événements américains et les événements européens étaient liés, je voulais montrer l'hasard au milieu de ce qui était soigneusement planifié, et la nécessité au milieu de ce qui semblait hasard. Je voulais montrer que l'histoire aboutit à des fins certains, même sur des chemins errants [...] je voulais montrer que le progrès signifie plus qu'une expression vide »<sup>168</sup>.

L'humanité se développe lentement dans un sens positif, même si souvent invisiblement pour les contemporains. Elle progresse par exemple d'une société européenne décadente comme celle de l'ancien régime à une société américaine plus juste par sa constitution démocratique, comme celle des treize Etats. D'une façon un peu vague, ce progrès du Feuchtwanger des années 40 est une force en soi. Si l'auteur parle du « conducteur de l'histoire », il n'utilise pas sans raison l'image d'un personnage indépendant. Les hommes qui ne perçoivent pas le sens du présent sont quand même forcés d'agir en faveur du progrès absolu, d'après ou même malgré leurs propres intentions. De l'autre côté, le progrès se déroule aussi à l'aide de la raison humaine, sous la forme d'une lutte menée par une minorité capable et raisonnable contre la masse ignorante<sup>169</sup>. En fait, *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis* peut être lu comme une illustration des possibles attitudes envers l'histoire selon Lion Feuchtwanger, on verra des exemples par la suite. Clairement l'auteur a modifié son point de vue depuis *Exil*: à l'époque, la raison combinée avec une volonté ferme pouvait tout réussir et créer dans le vide la nouvelle société socialiste. Maintenant, un élément de destin ou même de providence est renforcé. Par conséquent, le motif du « malgré-soi » que nous connaissons de *Warren Hastings* déjà est accentué<sup>170</sup>. En outre, l'opposition centrale du drame - agir ou ne-pas-agir - est touchée dans le conflit de Louis par exemple. La fin de la guerre en 1945, au milieu de l'écriture du roman, a certainement conforté

---

und sie zeigten es. Hier in Paris gingen viel mehr Leute herum in Seide und Brokat, aber näher hinsehen durfte man nicht [...] dergleichen übertünchte Armut gab es in Philadelphia nicht [...] dafür gab es weniger Schmutz und Entbehrung in Philadelphia und nichts von der Enge und dem Gestank und dem wimmelnden Elend, das er in manchen Vierteln von Paris hatte wahrnehmen müssen. » (BEA, p. 383).

<sup>167</sup> Id., *Die Fische im Weinberg*, op. cit., p. 981 (postface), trad. jh, passage enlevé en version francophone. - «unsichtbare(r) Lenker der Geschichte ».

<sup>168</sup> Id., « Zu meinem Roman Waffen für Amerika (1954) », in: Id., *Ein Buch nur für meine Freunde*, op. cit., p.401, trad. jh. - « ... vom Sinn des geschichtlichen Geschehens. Ich wollte zeigen die Verwobenheit der amerikanischen und der europäischen Geschehnisse, das Zufällige in dem sorgfältig Geplanten und das Notwendige im scheinbar Zufälligen. Ich wollte zeigen, dass die Geschichte, wenn auch auf verschlungenen Umwegen, bestimmten Zielen zustrebt. [...] Ich wollte zeigen, dass Fortschritt mehr ist als eine leere Phrase ».

<sup>169</sup> Cf. id., *Moskau 1937*, op. cit., p. 8. - « Ich habe Weltgeschichte nie anders ansehen können denn als einen großen fort dauernden Kampf, den eine vernünftige Minorität gegen die Majorität der Dummen führt. » - « Je n'ai jamais vu dans l'histoire autre chose qu'une grande et longue lutte, menée par une minorité raisonnable contre la majorité des sots », trad. jh.

<sup>170</sup> La phrase de Goethe mise au début de *Warren Hastings* est d'ailleurs résumée par l'empereur Joseph face à Beaumarchais: « Voyez-vous, Monsieur, il est facile d'avoir de la conscience quand on n'a besoin que de parler et d'écrire d'après sa conscience; mais celui qui doit agir se voit toujours en face de la nécessité, de faire du bien à l'un et du mal à l'autre. » Id., *Beaumarchais...*, op. cit., p. 135. - « Sehen Sie, Monsieur, [...] es ist leicht, Gewissen zu haben, wenn man von diesem Gewissen nur zu sprechen oder zu schreiben braucht. Wer aber handeln soll, der sieht sich immerzu vor der Notwendigkeit, wenn er dem einen recht tun will, dem anderen unrecht zu tun. » (BEA, p. 243). Mais ce conflit entre « agir » ou « ne-pas-agir » n'est plus central maintenant.

Feuchtwanger dans sa vision du progrès en tant que force historique. Il a plusieurs fois exprimé explicitement le rôle essentiel du concept pour le roman<sup>171</sup>.

Le couple royal se trouve évidemment du côté de la réaction, pourtant il représente des positions différentes. La reine Toinette compte parmi ceux que Lion Feuchtwanger classe comme «aveugle» au sens de la préface. Il la décrit avec sympathie: sa jeunesse, son optimisme, sa naïveté, son incapacité de mettre en question les conditions de son existence. « Elle avait grandi dans la croyance en Droit Divin. Pour elle un pays s'incarnait dans son roi et elle reportait sur la France le mépris et la pitié que lui inspiraient la balourdise et l'impotence de Louis »<sup>172</sup>.

Les idées « américaines » sont tellement en vogue que les dames de la cour portent de petits Franklins dans leurs coiffures - pour Toinette, ces nouvelles idées ne dépassent pas la sensation d'une mode. Elle ne voit pas de conjonction entre sa vie, les idéaux des Américains et les plaintes du peuple - puisqu'elle a acheté des poupées dans tous les magasins de Paris pour les donner aux enfants des pauvres<sup>173</sup>. Aux yeux de Feuchtwanger, Toinette incarne dans une mesure particulière le côté tragique d'une classe en voie de disparition. Il va lui consacrer un drame plus tard, *La veuve Capet*, où il décrira son exécution par la révolution comme historiquement nécessaire et à la fois individuellement regrettable<sup>174</sup>.

Louis XVI représente le cas de la « stupidité intelligente »<sup>175</sup>. Son apparence est maladroite et laide, il est colérique et incapable de décider, déjà sa position est perdue sur le plan historique, - et pourtant, c'est l'un des personnages les plus honnêtes du roman. L'auteur dessine un homme faible, isolé, lucide et malheureusement roi de France. Louis accepte la nature divine de son règne, sans ignorer les inconsistances logiques de cet état. Il répugne à l'alliance avec toute son intuition - et pourtant, pas de chance d'échapper au destin. Le monologue intérieur suivant montre l'état de résignation du roi vers la fin du roman :

*« Il avait fait de son mieux pour gouverner en vue de la plus grande gloire de Dieu et du plus grand bonheur de ses sujets, mais il n'en avait encore recueilli aucune bénédiction sur lui-même. Il avait entraîné son pays dans cette malheureuse alliance avec les Insurgés, et il avait accepté que ses Parisiens soient attirés toujours plus loin sur le chemin du désordre et de la révolution par cette pièce impudente et séditionnaire. Il avait été décidé à empêcher le mal, mais tout le monde avait fait pression sur lui et il avait cédé, une fois d'abord, puis de nouveau, puis souvent... »*<sup>176</sup>.

Louis XVI échoue et il le sait. Il court à sa perte les yeux ouverts - au moins il essaie d'agir d'après un certain éthos, même si c'est un éthos révolu. La vieille Europe n'a plus beaucoup de représentants qui disposent d'un tel équipement<sup>177</sup>. Mais historiquement, et c'est le message

---

<sup>171</sup> Cf. id., *Die Füchse im Weinberg*, op. cit., p. 981.

<sup>172</sup> Id., *Beaumarchais ...*, op. cit., p. 126. - « Sie war aufgewachsen in der Vorstellung des Gottgnadentums, für sie verkörperte sich ein Land in seinem König, und sie übertrug ihre mitleidige Verachtung des tölpischen, impotenten Louis auf sein Land. » (BEA, p. 228).

<sup>173</sup> *Ibid.*, cf. p. 304 (BEA, p. 546).

<sup>174</sup> Cf. id., *Die Witwe Capet*, Rudolstadt, Greifenverlag, 1956. Parlant de ce drame, Feuchtwanger se réfère explicitement à Marx par la citation suivante: « Solange das ancien Régime als vorhandene Weltordnung mit einer erst werdenden Welt kämpfte, stand auf seiner Seite ein weltgeschichtlicher Irrtum, aber kein persönlicher. Sein Untergang war daher tragisch. » Id., « Die Witwe Capet », in: Id., *Ein Buch nur für meine Freunde*, op. cit., p. 580.

<sup>175</sup> Id., *Die Füchse im Weinberg*, op. cit., p. 5, trad. jh, passage enlevé en version francophone. - « schlaue Dummheit ».

<sup>176</sup> Id., *Beaumarchais ...*, op. cit., p. 566. - « Er hatte sein Bestes gegeben, seine Herrschaft zum höheren Ruhme Gottes und zum Wohl seiner Untertanen zu führen, aber es ruhte kein Segen auf ihm. Er hatte sein Land verstrickt in die heillose Allianz mit den Rebellen, und er hatte es zugelassen, dass seine Pariser durch jenes freche aufrührerische Stück immer weitergetrieben wurden auf dem Weg der Zuchtlosigkeit und des Aufruhrs. Er war entschlossen gewesen, das Böse zu verhindern; aber alle hatten an ihm gezerrt, und er hatte nachgegeben, einmal und abermals und oft ... » (BEA, p. 972).

<sup>177</sup> Le cynique marquis de Vaudreuil, par contre, un autre lucide, qui voit très bien la tendance des événements en Amérique comme au théâtre, ne respecte que la sensation du moment. Il donne un exemple



principal de Feuchtwanger, honnête ou voyou, sot ou intelligent, aveugle ou lucide - c'est sans grande importance - le progrès fait son chemin. Et il est en train de se diriger vers des destinations loin de l'Europe. Dans la postface, Feuchtwanger parle du

« ... phénomène étrange, que des hommes aussi différents que Beaumarchais, Benjamin Franklin, Lafayette, Voltaire, Louis XVI et Marie-Antoinette, chacun pour des raisons personnelles, devaient coopérer pour aider à réussir la Révolution Américaine ... »<sup>178</sup>.

### 3. 2. Le progrès : Beaumarchais et Franklin

Il faut alors voir de plus près les deux personnages les plus importants du roman: Beaumarchais, le Français, et Franklin, l'Américain. Beaumarchais, le célèbre écrivain, l'artiste engagé, organise en sous-main l'approvisionnement militaire sans lequel la victoire décisive des insurgés à Saratoga n'aurait pas été possible. Son *Figaro* exprime de la manière la plus précise le mécontentement qui couve au sein du peuple, il donne des mots et un héros à la révolte. Le Beaumarchais de Feuchtwanger est un homme pathétique et amusant, « plein d'une manie d'autorité illimitée et ridicule », avec « beaucoup d'intelligence mais point de sagesse », un auteur brillant, polémique, « ouvert à toutes les grandes idées de son temps même lorsqu'elles s'opposaient les unes aux autres »<sup>179</sup>. On le déteste – ou on l'adore, et ses amis sont des amis les plus fidèles. Il se met en scène comme l'héritier de Voltaire en publiant, en fait, les œuvres complètes de ce dernier après sa mort. Les Lumières, les petites finesses charmantes, l'émotion voire le *amour* : voici le personnage européen exemplaire dans la constellation du roman, une incarnation des grandes idées, des grandes qualités et même des folies aimables du vieux continent décadent, charmant, bientôt dépassé. La sympathie avec laquelle Feuchtwanger décrit son représentant européen, rappelle de loin celle que l'auteur exprime pour la reine qu'il juge historiquement condamnée.

« ... toujours hâbleur, léger, suspect, prêt à faire les plus grands sacrifices en faveur de l'humanité et de ses amis et prêt à toute tromperie en faveur de lui-même [...] Peut-être le lecteur reconnaîtra à la fin également en ce Beaumarchais théâtral et vaniteux un homme aimable, en fait, un grand homme »<sup>180</sup>.

Comme finalement, avec tout son côté brillant – le Beaumarchais feuchtwangerien reste limité. Cet Européen ne dépasse pas la critique sensationnelle, il n'a pas de propre vision pour une nouvelle société plus juste, jamais il pense à partir lui-même pour la vie idéale en Amérique. Il n'est pas suffisamment « raisonnable » pour tirer des conséquences pareilles. Il servira comme instrument du progrès. Et comme dans les cas de Louis et de Toinette, Feuchtwanger joue avec les connaissances historiques du lecteur.

---

particulier de la décadence du régime: «Vous pouvez avoir raison, comte Falkenstein. Peut-être est-il contraire à nos intérêts tangibles, [...] d'apporter à Franklin et à ses insurgés une aide morale et matérielle de toutes nos forces, mais peut-être aussi notre conduite comporte-t-elle une plus grande part de sagesse [...] Du moment que nous ne pouvons rien contre l'esprit du temps, mettons-nous à son service. Nous scions la branche sur laquelle nous sommes assis, car nous savons qu'elle doit certainement tomber. » *Ibid.*, p. 129. - « Sie mögen recht haben, Graf Falkenstein. Vielleicht verstößt es gegen unsere handgreiflichen Interessen [...] wenn wir Franklin so grenzenloses Verständnis entgegenbringen und uns nach Kräften bestreben, ihm und seinen Rebellen zu helfen. Aber vielleicht liegt in diesem unserem Verhalten trotzdem tiefere Weisheit [...] Da wir gegen den Zeitgeist nicht ankönnen, helfen wir dem Zeitgeist. Wir sägen an dem Ast, auf dem wir sitzen, weil wir wissen: es ist ihm bestimmt, zu fallen. » (BEA, p. 233).

<sup>178</sup> Id., *Die Füchse im Weinberg*, *op. cit.*, p. 980 (postface), trad. jh, passage enlevé en version francophone. - «... die merkwürdige Erscheinung [...], dass so verschiedene Menschen wie Beaumarchais, Benjamin Franklin, Lafayette, Voltaire, Ludwig der Sechzehnte und Marie-Antoinette, ein jeder aus sehr andern Gründen, zusammen helfen mussten, die Amerikanische Revolution zum Erfolg zu führen ... ».

<sup>179</sup> Id., *Beaumarchais ...*, *op. cit.*, p. 12. - « voll von lächerlicher Geltungssucht », « sehr klug und gar nicht weise », « aufgetan allen großen Ideen der Zeit, auch wenn sie einander widersprechen » (BEA, p. 18).

<sup>180</sup> Id., « Zu meinem Roman „Waffen für Amerika“ (1954) », *op. cit.*, pp. 394 - 395 et 401, trad. jh. - « ...immer windig, leichtsinnig, anrühlich, bereit zu größten Opfern für die Menschheit und für seine Freunde und zu jedem Schwindel und Betrug für sich selber [...] Vielleicht wird er (der Leser, jh) auch in dem theatralischen und eiteln Beaumarchais am Schluss einen liebenswerten, ja, einen großen Mann erkennen ».

Benjamin Franklin porte son propre regard sur Beaumarchais, assez différent de celui des admirateurs français. Sa perspective reste froide « ... trop brillant(s), trop gonflé(s) de rhétorique et manquant de bases »<sup>181</sup>, « un journaliste sensationnel, et il ne lui était pas agréable de penser que cet homme allait être le représentant le plus important et le plus énergique de la Cause Américaine en France »<sup>182</sup>. Pendant l'une des rares rencontres entre les deux hommes, Beaumarchais se vante d'un duel gagné; son opposant avait insulté la Révolution Américaine. Franklin de son côté s'énerve – « défendre » cette révolution par de tels moyens signifie accepter et pratiquer la logique insensée de l'aristocratie, c'est-à-dire de l'ennemi. Ainsi, Beaumarchais apparaît presque comme un représentant de l'ancien régime. Aux yeux de Franklin, cet Européen « habillé de façon trop élégante, fort parfumé, visiblement rempli par son importance »<sup>183</sup>, satisfait avant tout aux besoins de son égo. Comme le continent qu'il représente et que Franklin et Feuchtwanger critiquent.

Dans le personnage de Beaumarchais réside en plus une connexion entre les deux romans *Exil* et *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis*. Feuchtwanger était attiré depuis longtemps par l'ambiguïté de Beaumarchais en tant que personnage historique et motif littéraire. Déjà dans *Exil*, il avait thématiqué le caractère ambivalent du marquis – en laissant le nazi Wiesener écrire une biographie, œuvre censée à justifier son auteur aux yeux des générations à venir. Wiesener interprète Beaumarchais à son sens:

*« Plus il s'absorbait dans son sujet, plus l'homme qu'était Beaumarchais lui plaisait, sa légèreté, sa souplesse, son talent, son œuvre, son absence d'opinion politique, son côté avocat et la chance fantastique qui lui faisait toujours défendre une cause que la postérité approuvait. Suivant sa nature, le Beaumarchais de Wiesener aurait tout aussi bien pu prendre parti pour la monarchie absolue que pour les droits de l'homme; sa chance lui avait fait sonner les cloches de la Révolution. [...] Comme il aurait aimé devenir le Beaumarchais de son époque »<sup>184</sup>.*

Ou bien: « Naturellement, il (*Beaumarchais, jh*) aurait rejoint à temps les nazis, il avait toujours eu du flair pour les idées dans le vent, il les aurait aidés à préparer leur victoire ... »<sup>185</sup>. L'idée d'un Beaumarchais nazi laisse deviner à quel degré Feuchtwanger jugeait problématique ce personnage historique, même si les passages cités nous disent évidemment plus sur le caractère de Wiesener que sur Beaumarchais. Il faut tout de même constater, que dans *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis*, l'Europe est représentée par un personnage dont le trait éminent pour Feuchtwanger consistait, depuis longtemps, en son ambiguïté profonde.

Benjamin Franklin se contente d'un simple manteau brun et d'un vieux chapeau, ce qui crée un fort contraste avec les habits de la cour et une nouvelle mode à Paris. Et déjà les apparences trompent l'œil du public. Certes, Franklin est un homme modeste – mais il est aussi un « adroit propagandiste »<sup>186</sup>. Il voit bien l'effet qu'ont ses habits et il en profite pour faire monter sa popularité et celle d'un contrat franco-américain. Par exemple même quand il s'habille pour la

<sup>181</sup> Id., *Beaumarchais ...*, *op. cit.*, p. 60. - « zu brillant, zu schnell, zu oberflächlich, zu rhetorisch » (BEA, p.110).

<sup>182</sup> *Ibid.* - « ... ein Sensationsjournalist, und es war ihm nicht angenehm, dass in Frankreich gerade dieser Mann als der wichtigste und tatkräftigste Vertreter der amerikanischen Sache angesehen wurde.» (BEA, *ibid.*).

<sup>183</sup> Id., *Die Füchse im Weinberg*, *op. cit.*, p. 141, trad. jh, passage enlevé en version francophone. – «überelegant angezogen, weithin wohlduftend, sichtlich ausgefüllt vom Gefühl seiner Bedeutung ».

<sup>184</sup> Id., *Exil*, *op. cit.*, p. 351. - « Je mehr er sich in seinen Stoff vertiefte, um so mehr gefiel ihm dieser Mann Beaumarchais, seine Leichtfertigkeit, seine Wendigkeit, sein Talent, sein Werk, seine Gesinnungslosigkeit, das Advokatische an ihm und das ungeheure Glück, das ihn immer jene Sache vertreten ließ, welche die Nachwelt billigte. Seiner Art nach hätte Wieseners Beaumarchais ebenso gut für die absolute Monarchie eintreten können wie für die Menschenrechte; sein Glück liess ihn die Revolution einläuten. [...] Wie gern wäre er der Beaumarchais seiner Epoche geworden. » (EEA, p. 397).

<sup>185</sup> *Ibid.*, p. 173. - « Natürlich wäre er (Beaumarchais, jh) rechtzeitig zu den Nazis gegangen, er hatte immer Flair gehabt für das, was in der Luft lag, er hätte mitgeholfen, ihren Sieg vorzubereiten ... » (EEA, p. 193).

<sup>186</sup> Id., *Beaumarchais ...*, *op. cit.*, p. 79. - « ein geschickter Propagandist » (BEA, p. 147).

première audience auprès du roi, il ne se décide pas pour une tenue appropriée, parce qu'il préfère correspondre aux attentes qu'il a si bien nourries jusque là ; d'ailleurs Louis comprendra très bien la provocation<sup>187</sup>. « Il apparaît qu'il a été beaucoup adoré et peu aimé », disait Feuchtwanger du Franklin historique, qu'il a étudié en détail, « Franklin inspire le froid malgré sa bienveillance [...] le représentant d'un monde nouveau, un monde désiré mais essentiellement différent »<sup>188</sup>. Une certaine solitude marque donc « l'homme d'état et [...] savant universellement connu »<sup>189</sup>. Franklin fête son 71<sup>e</sup> anniversaire au début du roman. Il a consacré toute sa vie à la raison, de l'invention du paratonnerre jusqu'à l'indépendance américaine, et il va lutter jusqu'à la fin. Dans sa préface, Feuchtwanger avait exprimé sa conviction que la raison humaine va grandir de plus en plus, lentement, mais clairement, « ... entre la période glaciaire révolue et celle qui va venir »<sup>190</sup>. Il fait formuler à Franklin une phrase pareille : « Quand on observait l'histoire d'en haut, comme il le pouvait, on voyait que malgré tout les hommes avançaient, qu'ils devenaient plus sages ou en tout cas moins stupides »<sup>191</sup>.

Voici la traduction directe de la philosophie de l'histoire chez Feuchtwanger. Le progrès permanent constitue un principe vital de la condition humaine - le progrès, qui est, rappelons-le, le vrai héros du roman<sup>192</sup>. Et voici son représentant: Franklin, le vieux, le sage, le grand patient<sup>193</sup>, né à Philadelphie, sur le continent de l'avenir, le seul personnage qui ne sera pas touché par l'apocalypse de la Révolution Française et qui va retourner dans sa patrie. Comme dans *Exil*, même de façon plus prononcée, Feuchtwanger souligne la possibilité de créer un mode de vie humaine raisonnable. Dans *Exil*, il reconnaît cette possibilité dans la société socialiste à construire, dans *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis*, décrivant une époque historiquement plus ancienne, il la voit dans la réalisation des Etats-Unis. En *Exil*, c'est le jeune émigrant Hanns, qui a compris le mieux ce potentiel de l'homme - dans *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis*, c'est Franklin. Cette position le place à une certaine distance des autres personnages moins savants - ainsi que du lecteur, qui a plus de mal à s'identifier avec un omniscient comme l'émissaire.

On retrouve la dichotomie entre cœur et tête que nous connaissons depuis *Exil* si on regarde le couple franco-américain Beaumarchais et Franklin. Le représentant de la vieille Europe se révèle être le représentant du cœur et de l'émotion, alors que la tête - c'est Franklin. Et la tête organise le progrès. Beaumarchais est un joueur - Franklin est un diplomate. Beaumarchais lance des appels - Franklin fait des calculs. L'un, c'est l'impatience européenne - l'autre, c'est la patience qu'on pourrait appeler « asiatique » en rappelant *Warren Hastings*. L'un peut compter sur ses amis - l'autre incarne la solitude du grand homme. L'un défend l'individu aimé - l'autre tient à la nécessité du sacrifice, et alors Beaumarchais est bouleversé entre triomphe et désastre alors que Franklin cherche à se rendre inébranlable en supprimant l'émotion, aussi bien en ce qui concerne son fils, le traître, que la perte de sa fortune pendant la guerre.

Cœur ou tête - Feuchtwanger nous demande de choisir. Sa réponse à lui semble claire - le progrès est toujours historiquement justifié, et il se sert de la tête et de la raison humaine. Le Feuchtwanger d'*Exil*, dans l'incertitude devant la guerre, accordait encore plus d'espace au doute

<sup>187</sup> *Ibid.*, cf. p. 350 (BEA, p. 627).

<sup>188</sup> Id., « Zu meinem Roman „Waffen für Amerika“ (1954) », *op. cit.*, pp. 397 - 398, trad. jh - « ... es scheint, dass er zwar viel verehrt, doch wenig geliebt wurde. Es geht von Franklin bei aller Menschenfreundlichkeit eine gewisse Kühle aus. [...] der Vertreter einer neuen, ersehnten, aber doch durch und durch anderen Welt ».

<sup>189</sup> Id., *Beaumarchais ...*, *op. cit.*, p. 56. - « ein Staatsmann und ein Forscher von Weltruf » (BEA, p. 100).

<sup>190</sup> Id., *Die Füchse im Weinberg*, *op. cit.*, p. 5 (préface), trad. jh, passage enlevé en version francophone. - « ... ein langsames, langsames, doch sicheres Wachsen menschlicher Vernunft zwischen der letzten Eiszeit und der kommenden ».

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 325, trad. jh, passage enlevé en version francophone. « Wenn man den Ablaut der Geschehnisse aus großer Höhe betrachtete, wie er es vermochte, dann sah man, dass es trotz allem mit den Menschen aufwärts ging, dass sie klüger wurden oder doch weniger dumm ».

<sup>192</sup> *Ibid.*, cf., p. 981 (postface).

<sup>193</sup> *Ibid.*, cf. p. 190: « admirable faculté d'attendre » (BEA, p. 347).

et à l'intuition. Sepp Trautwein donne raison à son fils, et pourtant il ne l'accompagne pas en URSS. Il n'est pas capable de réconcilier l'ambivalence entre cœur et tête, entre tradition et progrès. Finalement, Trautwein décide d'après son cœur. « Mon cœur bat pour ce que je combats »<sup>194</sup> - la phrase de l'écrivain pourrait être une phrase de son personnage Sepp Trautwein. Presque dix ans et une guerre mondiale plus tard, le Feuchtwanger de *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis*, installé en Californie, se sent beaucoup plus à l'aise: il se trouve du bon côté progressiste, victorieux, américain de Franklin. La tête a eu raison, il fallait combattre le cœur.

Et pourtant - même si, littérairement, tout s'arrange grâce au progrès, il y a cette irritation biographique. Feuchtwanger, le sympathisant<sup>195</sup> du progrès soviétique, l'écrivain gauchiste, chante les louanges de l'Amérique capitaliste: pour le public de l'après-guerre, *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis* exprimait un message manifestement pro-américain. Virage surprenant? Oui et non. Pour un écrivain rusé, les Etats-Unis du 18ème siècle pouvaient servir comme métaphore de l'URSS du 20ème, comme le montrera le chapitre suivant.

Résumons entre-temps que dans *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis*, le représentant positif de l'Europe est un représentant du cœur, c'est-à-dire de l'émotion et de l'intuition. Il est aussi marqué par une profonde ambiguïté. Il est certainement attaché au progrès, topos central du roman, mais sans vraiment maîtriser son propre destin ou celui des autres. L'Europe en tant que telle est dépeinte comme lieu de la réaction. Feuchtwanger nous présente de nouveau, comme dans *Warren Hastings*, comme dans *Exil*, un mode de vie en déclin. L'Europe de *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis*, incarnée surtout par l'ancien régime de la France des années 1770, est une Europe d'immense décadence. Elle doit agir malgré elle en faveur du progrès, c'est-à-dire de la révolution. Elle n'a plus d'avenir. C'est dommage – et c'est nécessaire. L'histoire va prouver l'infériorité de l'ancien régime de la vieille Europe.

#### 4. Du côté du progrès

Hans-Albert Walter a constaté que la description de Franklin correspond visiblement à un autre portrait que Lion Feuchtwanger avait rédigé en 1937, à l'époque où il écrivait *Exil*<sup>196</sup>. Un portrait non pas de Franklin, mais de - Staline. Dans le contexte de son rapport de voyage *Moskau 1937*<sup>197</sup>, Staline apparaît en homme de progrès, génial, mais modeste et en tant qu'« adroit propagandiste » tolérant envers le culte de sa personne, un homme d'origine simple, de bon sens, rusé, patient, généreux, qui adore raconter des petites histoires un peu petites-bourgeoises. Tout cela rappelle en effet le Franklin du roman, et même la formule selon laquelle ce dernier serait un « ingénieur des âmes »<sup>198</sup> utilise, en fait, un image qui servait à glorifier Staline<sup>199</sup>. Ces références ne surgissent pas par hasard. Rappelons le contexte politique de la rédaction de *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis*: Dans la dernière période de la guerre, l'Europe se présente corrompue par les nazis ou au moins incapable de vaincre le fascisme. L'URSS et les Etats-Unis sont les facteurs déterminants pour la victoire finale dans la lutte entre barbarie et humanité, comme Feuchtwanger l'appelle dans *Exil*. Politiquement, il continue à voir le modèle social de l'avenir dans la société socialiste. La fin de la guerre lui prouvait de nouveau sa théorie de l'histoire: le progrès avance forcément et à l'aide de la raison d'une minorité capable, autrement dit, grâce à quelques grands hommes particuliers. L'écrivain voyait Staline parmi de tels

<sup>194</sup> Id., « Bin ich ein deutscher oder ein jüdischer Schriftsteller? (1933) », *op. cit.*, p. 363, trad. jh. – « Mein Herz ist auf Seite dessen, was ich bekämpfe ».

<sup>195</sup> Quant à l'importance politique de cette catégorie de « sympathisant » cf. Karl KRÖHNKE, *Lion Feuchtwanger – der Ästhet in der Sowjetunion*, Stuttgart, Metzler, 1991.

<sup>196</sup> Cf. Hans-Albert WALTER, « Vom Sinn und Unsinn historischer Maskeraden. Das Problem von Feuchtwangers Analogieschlüssen am Beispiel von *Waffen für Amerika* », in: Wilhelm von STERNBURG (sous la direction de), *Lion Feuchtwanger, Materialien zu Leben und Werk*, *op. cit.*, pp. 199 – 223.

<sup>197</sup> Cf. id., *Moskau 1937*, *op. cit.*; cf. chapitre II.4.

<sup>198</sup> Id., *Die Füchse im Weinberg*, *op. cit.*, cf. p. 123, trad. jh, passage enlevé en version francophone : « Ein Ingenieur der Seelen zu sein, das war sein Beruf, dafür war er geboren ».

<sup>199</sup> Cf. Hans-Albert WALTER, « Vom Sinn und Unsinn ... », *op. cit.*

« assistants du progrès » du 20<sup>ème</sup> siècle, comme il y comptait Franklin pour le 18<sup>ème</sup>. Et la parallèle qu'il établit entre Staline et Franklin ne s'arrête pas à des attributs personnels. La philosophie progressiste de Franklin rappelle la « logique dure » de la raison, que Feuchtwanger attribue à l'URSS dans *Exil*. C'est Franklin qui parle ici : « ... Je crains que la liberté et un ordre meilleur ne puissent s'établir nulle part dans ce monde sans violence et sans injustice [...] Croyez-vous, M. Adams, que ce serait l'acheter trop cher que de le payer avec du sang ? »<sup>200</sup>.

Dans *Exil*, Hanns exige des nouveaux leaders la suppression de la « compassion personnelle ». Dans *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis* on trouve, d'ailleurs, plusieurs exemples d'un tel manque d'égards du nouvel ordre américain envers l'individu, de Paul Theveneau, le moribond, qui crève de son engagement pour les rebelles, jusqu'à Beaumarchais lui-même. Et en fait, Lion Feuchtwanger a explicitement voulu montrer une analogie entre deux situations historiques : celle des révolutions du 18<sup>ème</sup> siècle préparant la montée de la bourgeoisie et celle du 20<sup>ème</sup> siècle qui devait, à son avis, mener à la victoire du socialisme. L'absolutisme devait venir à l'aide des idées républicaines et démocratiques, et plus de 160 ans plus tard, pendant la deuxième guerre mondiale, le capitalisme américain doit venir à l'aide du socialisme soviétique pour vaincre le fascisme. « Nulle part sans violence et sans injustice »<sup>201</sup> – mais l'ordre meilleur s'établit malgré tout obstacle. Bref : le progrès en action.

*« Depuis les débuts de l'historiographie, les forces sont les mêmes par lesquelles les peuples sont bougés [...] l'auteur qui écrit un sérieux roman historique aujourd'hui [...] veut dépeindre le présent. Il ne cherche pas les cendres dans l'histoire, il cherche le feu. Il veut forcer lui-même et le lecteur de voir plus clairement le présent en prenant des distances. [...] Quand l'Amérique de Roosevelt intervenait pendant la guerre contre le fascisme européen et soutenait la lutte de l'URSS contre Hitler, pour moi les événements historiques en France, vers la fin du 18<sup>ème</sup> siècle, devenaient très clairs. Et ils illuminaient la politique de ma propre époque »*<sup>202</sup>.

L'application de cette théorie sous forme d'une analogie directe entre les Etats-Unis du 18<sup>ème</sup> siècle et l'URSS du 20<sup>ème</sup> – puisque c'est le noyau de l'idée – a bien sûr provoqué de nombreuses attaques ainsi que des malentendus. Hans-Albert Walter par exemple a essayé de conjuguer cette analogie jusqu'au détail – en cherchant la représentation des nazis dans *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis* par exemple ou en comparant les opérations militaires des insurgés et de l'Armée rouge<sup>203</sup> – ce qui dépasse certainement l'intention de Feuchtwanger. Tout de même, devant l'arrière-plan de la guerre froide, l'admissibilité d'une telle construction se trouvait longtemps au centre de la discussion scientifique du livre. Pour la publication dans l'après-guerre, le double jeu de Feuchtwanger comprenait des implications considérables. Auprès du public américain et anglophone, *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis*, éloge du père fondateur Franklin, avait un succès énorme. La censure soviétique, par contre, ne prêtait aucun regard à des éventuelles finesses, on comprenait le livre comme de la propagande américaine, la première réaction était anéantissante, le roman a failli être interdit<sup>204</sup>. En général, la

---

<sup>200</sup> Lion FEUCHTWANGER, *Beaumarchais ...*, *op. cit.*, pp. 564 - 565. - « ... ich fürchte, Freiheit und eine bessere Ordnung wird sich nirgends in der Welt ganz ohne Gewalt und Unrecht herstellen lassen [...] Gesetzt den Fall, es ließe sich ein solches Zeitalter herbeiführen, finden Sie, Mr. Adams, es wäre mit Blutvergießen zu hoch bezahlt? » (BEA, p. 969).

<sup>201</sup> *Ibid.*

<sup>202</sup> Id., *Die Füchse im Weinberg*, *op. cit.*, pp. 980 - 981 (postface), trad. jh, passage enlevé en version francophone. - « Die Kräfte, welche die Völker bewegen, sind die gleichen, seitdem es aufgezeichnete Geschichte gibt [...] der Autor, der heute an einem ernsthaften historischen Roman schreibt, [...] will die Gegenwart darstellen. Er sucht in der Geschichte nicht die Asche, er sucht das Feuer. Er will sich und den Leser zwingen, die Gegenwart deutlicher zu sehen, indem er sich distanziiert. [...] Als das Amerika Roosevelts in den Krieg gegen den europäischen Faschismus eingriff und den Kampf der Sowjetunion gegen Hitler unterstützte, wurden mir die Geschehnisse im Frankreich des ausgehenden achtzehnten Jahrhunderts leuchtend klar und sie erleuchteten mir die politischen Geschehnisse der eigenen Zeit ».

<sup>203</sup> Cf. Hans-Albert WALTER, « Vom Sinn und Unsinn ... », *op. cit.*

<sup>204</sup> Apparemment, Feuchtwanger se décidait à changer de titre à cause des conseils des amis en RDA. Le premier titre allemand, *Waffen für Amerika - Des armes pour l'Amérique* - suggérait trop un simple appel militaire dans l'après-guerre. La version finale en allemand *Die Füchse im Weinberg* se réfère possiblement à

réception du roman a souffert de la nouvelle constellation politique, pas très inclinée à des considérations différenciées ou dialectiques: le livre a été terminé dans l'incertitude de l'après-guerre immédiat, mais il a été publié dans la première année de la guerre froide. En Allemagne de l'Ouest, le livre rencontrait la méfiance générale envers les auteurs exilés et le refus particulier de Feuchtwanger, le « sympathisant russe »; en RDA, on hésitait longtemps à cause de la critique massive de Moscou<sup>205</sup>.

La construction de *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis* lie l'histoire et l'époque contemporaine de l'écrivain d'une façon complexe, ainsi que la philosophie historique de Feuchtwanger et sa théorie du roman historique. L'auteur du roman historique, selon Feuchtwanger, veut toujours décrire son époque contemporaine et même atteindre des buts politiques dans cette époque, en utilisant des événements historiques. Il a appelé cela « cueillir des arguments d'un passé soigneusement manipulé »<sup>206</sup>. L'important, c'est donc l'image que l'auteur veut donner et non pas l'exactitude historiographique.

*« J'ai souvent changé la réalité factice - en la connaissant très bien - quand elle avait un effet perturbant sur l'illusion. Il me semble qu'au contraire du scientifique un écrivain des romans historiques ait le droit de préférer à une vérité perturbante un mensonge favorable à l'illusion »*<sup>207</sup>.

Ludwig Marcuse a appelé Feuchtwanger « anti-historique » pour cette approche: « Il ne voyait que des éternelles passions et la raison s'agrandissant de plus en plus »<sup>208</sup>. Dans le cas idéal feuchtwangerien, le roman historique permet au lecteur de voir plus clairement à la fois l'époque décrite et l'époque contemporaine. Un discours fameux, que l'auteur a tenu devant le Congrès International des Ecrivains à Paris en 1935, se terminait par les mots: « Quant à moi, depuis que j'écris, j'essaie d'écrire des romans historiques en prenant parti pour la raison, contre la stupidité et contre la violence, contre ce que Marx a appelé la disparition dans une existence sans histoire »<sup>209</sup>.

*Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis* doit alors être compris en tant que commentaire sur l'époque mouvementée de la deuxième guerre mondiale et de l'après-guerre. En fait, le roman contient des « mensonges favorables à l'illusion » avec son intrigue basée sur la simultanéité des événements historiques qui ne l'étaient pas<sup>210</sup>. Pareillement, la parenté de Franklin avec Staline a sûrement contredit les extensives études historiques que Feuchtwanger a

---

l'ancien testament, ce qui ne contribue pas tellement à une réception plus facile. Dans son annotation éditoriale, Gisela Lüttig renvoie à Salomon 2,15: « Fahet uns die Füchse, die kleinen Füchse, die die Weinberge verderben; denn unsere Weinberge haben Blüten gewonnen. » Cf. Lion FEUCHTWANGER, *Die Füchse im Weinberg*, *op. cit.*, p. 987. Le titre en français, *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis* est plus clair, mais il contrevient à l'intention de Feuchtwanger de ne pas mettre en avant des personnages particuliers.

<sup>205</sup> Il est intéressant de comparer le commentaire sur l'ouvrage que Feuchtwanger publiait dans un journal américain en 1954 à la postface qu'il avait ajoutée à l'édition en RDA deux ans avant. Pendant qu'il soulignait les liens historiques entre l'Europe et l'Amérique dans le premier, il mettait en relief l'analogie entre l'Amérique et l'URSS dans la deuxième. Cf. Lion FEUCHTWANGER, « Zu meinem Roman „Waffen für Amerika“ (1954) », *op. cit.*; et cf. id., *Die Füchse im Weinberg*, *op. cit.*, p. 979.

<sup>206</sup> Id., « Vom Sinn und Unsinn des historischen Romans (1935) », in: Id., *Ein Buch nur für meine Freunde*, *op. cit.*, p. 495, trad. jh. - « ... Argumente holen aus einer sorgfältig präparierten Vergangenheit ... ».

<sup>207</sup> *Ibid.*, p. 498, trad. jh. - « Ich habe oft die mir genau bekannt aktenmäßige Wirklichkeit geändert, wenn sie mir illusionsstörend wirkte. Im Gegensatz zum Wissenschaftler hat, scheint mir, der Autor historischer Romane das Recht, eine illusionsfördernde Lüge einer illusionsstörenden Wahrheit vorzuziehen ».

<sup>208</sup> Cf. Reinhold JARETZKY, *Lion Feuchtwanger mit Selbstzeugnissen und Bilddokumenten*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1984, p. 150, trad. jh. - « Er sah nur ewig gleiche Leidenschaften und eine immer wachsende, sie überwachende Vernunft ».

<sup>209</sup> Lion FEUCHTWANGER, « Vom Sinn und Unsinn ... », *op. cit.*, p. 501, trad. jh. - « Ich für mein Teil habe mich, seitdem ich schreibe, bemüht, historische Romane für die Vernunft zu schreiben, gegen Dummheit und Gewalt, gegen das, was Marx Versinken in der Geschichtslosigkeit nennt ... ».

<sup>210</sup> Cf. ci-dessus. La préface de l'édition francophone de 1977 donne plus d'exemples mineurs tirés du roman qui ne respectent pas l'exactitude historiographique. Cf. id., *Beaumarchais ...*, *op. cit.*, pp. 5 - 6.

menées quand il a préparé le roman. Quelle impression est affirmée par de tels changements? Une affinité entre Franklin, personnage déjà historiquement justifié, et Staline fournit un élément de légitimation pour le dernier. Les modèles sociaux progressistes, qu'ils représentent tous les deux selon Feuchtwanger, sont promus, les modèles opposés - l'Europe, le capitalisme - sont montrés comme étant inférieurs. La prétendue parallélité entre la mise en œuvre de l'alliance et la rédaction du *Figaro* souligne le caractère logique et inévitable de la révolution. Et toujours, Feuchtwanger souligne son message principal que le progrès en tant que « conducteur de l'histoire » condamne l'Europe. L'image de l'air usé du vieux continent, déjà saisie dans le chapitre précédent, que Feuchtwanger utilisait dans *Exil* et dans *Moskau 1937*, est de nouveau reprise: l'Amérique « ... soufflait comme un vent fort et frais dans l'air usé de l'Europe »<sup>211</sup>.

Malgré la conclusion qui serait à tirer de l'analogie postulée par *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis*, malgré les visions d'*Exil*, malgré les éloges de *Moskau 1937*, malgré de nombreuses invitations, Lion Feuchtwanger n'a jamais projeté un déménagement ni en URSS ni en RDA. En fait, les quelques passages qui expriment un peu de critique dans *Moskau 1937* concernent la situation des écrivains confrontés aux conditions du socialisme réel<sup>212</sup>. Karl Kröhnke y voit la raison pour la distance factice entre le sympathisant et ses « pays du progrès »<sup>213</sup>. Les éditions *Aufbau* à Berlin ont publié des extraits du dossier du service secret soviétique sur Feuchtwanger, où se trouvent aussi des remarques critiques sur la vie quotidienne, que l'écrivain aurait faites à l'époque, pendant le voyage à Moscou<sup>214</sup>. Probablement son ambiguïté personnelle était plus grande qu'il ne l'avouait - Lion Feuchtwanger se décidait contre l'URSS et contre l'Europe, il restait aux Etats-Unis jusqu'à la fin de sa vie. Il essayait même d'obtenir la nationalité américaine, mais on ne la lui a jamais accordée. L'Amérique du McCarthyisme se méfiait du confesseur sympathisant de l'URSS. Feuchtwanger n'a jamais pris le risque de quitter le pays de peur de ne plus pouvoir rentrer. A l'âge de 68 ans, il avoue - ou laisse supposer ? - une certaine nostalgie de l'Europe occidentale, comme on peut le lire dans ses lettres<sup>215</sup>. Mais il semble craindre la stagnation après-guerre: « Je crains qu'on aille se tracasser avec les petites choses de la vie quotidienne pour des années la-bàs, de sorte qu'on ne puisse pas achever un travail sérieux. Arriver à des résultats politiques qui vaudraient la peine - exclu »<sup>216</sup>.

Le besoin de calme et le désir de faire simplement son travail d'écrivain ont probablement joué un rôle important. Lion Feuchtwanger ne voulait plus se déchirer entre la politique et la littérature comme pendant les années françaises. L'immense bibliothèque de sa Villa Aurora incarnait pour lui - et devait, en partie, lui remplacer - l'héritage de son continent d'origine. Doris Rothmund voit des raisons encore plus existentielles pour la décision de Feuchtwanger, qu'elle interprète comme réaction à l'holocauste et prise de distance à l'Europe entière :

*« Bien qu'il ne se soit jamais plaint sur la souffrance des juifs dans l'Europe occupée par le national-socialisme, qui avait aussi touché sa famille, bien qu'il ait toujours refusé la thèse de la culpabilité collective du peuple allemand, l'œuvre postérieure présente un symptôme clair de ce qu'il avait rompu les ponts »*<sup>217</sup>.

<sup>211</sup> Id., « Zu meinem Roman „Waffen für Amerika“ (1954) », *op. cit.*, p. 398. - « Amerika, [...] das damals wie ein großer, frischer Wind in die verbrauchte Luft Europas hineinblies ».

<sup>212</sup> Cf. id., *Moskau 1937*, *op. cit.*, p. 65.

<sup>213</sup> Cf. Karl KRÖHNKE, *Lion Feuchtwanger – der Ästhet in der Sowjetunion*, *op. cit.*

<sup>214</sup> Cf. « Aus Feuchtwangers KGB-Akte », in: Lion FEUCHTWANGER, *Moskau 1937*, *op. cit.*, p. 148. - « Ironisch erklärte er mir, er möchte doch zu gern sehen, wie man in der UdSSR einen Bericht von ihm abdruckt, in dem unser Leben „so ungemütlich“ dargestellt sei, wie es seinem Eindruck entspreche. So schön es in der Sowjetunion auch sei, er ziehe es doch vor, in Europa zu leben ».

<sup>215</sup> « Ich sehne mich oft sehr heftig nach Europa ... » Lettre à Thomas Mann, 26. 5. 1953. Cf. Wilhelm von STERNBURG, *Lion Feuchtwanger*, *op. cit.*, p. 508.

<sup>216</sup> Lettre à Arnold Zweig, 15. 4. 1946. Cf. Reinhold JARETZKY, *Lion Feuchtwanger ...*, *op. cit.*, p. 122, trad. jh - « Ich fürchte, man wird sich dort auf Jahre hinaus mit den Kleinigkeiten des Alltags so herumschlagen müssen, dass man zu keinerlei vernünftiger Arbeit mehr kommt. Dass man dort irgendetwas Politisches ausrichten könnte, was der Mühe wert wäre, halte ich für ausgeschlossen ».

<sup>217</sup> Doris ROTHMUND, *Lion Feuchtwanger und Frankreich ...*, *op. cit.*, p. 355, trad. jh - « Obwohl niemals Klagen von seiner Seite über das Unglück der Juden im nationalsozialistisch beherrschten Europa laut

Elle suppose une décision tout à fait consciente et rationnelle contre l'Europe. Le style moins expérimental des romans de l'époque américaine serait donc une concession ciblée au public américain<sup>218</sup>. S'il supportait l'absence de l'Europe avec douleur, avec fatalisme ou avec soulagement – difficile à deviner. Lion Feuchtwanger tenait beaucoup à la vertu d'un certain stoïcisme, les trois textes analysés ici en témoignent, comme beaucoup de contemporains qui l'ont connu dans les situations dures de sa vie. On ne peut que constater que, jusqu'à la fin de sa vie, il a consacré son travail à cette patrie perdue.

---

geworden waren, das auch seine Familie getroffen hatte, obwohl er die These von der Kollektivschuld des deutschen Volkes immer abgelehnt hatte, ist sein Spätwerk ein deutliches Symptom dafür, dass die Brücken abgebrochen waren. » - Une sœur de Feuchtwanger est morte à Theresienstadt.

<sup>218</sup> *Ibid.*, p. 353.



## Conclusion : La modernité de l'Europe feuchtwangerienne

Dans *Warren Hastings*, Lion Feuchtwanger condamne l'Europe pour des traits négatifs: son agressivité et son énergie meurtrière. Il la voit déjà sous future domination par l'Asie. Devant l'arrière-plan de la première guerre mondiale, il s'est mis à la quête d'un autre mode de vie et croit l'avoir trouvé dans ce qu'il appelle la « manière orientale de penser et sentir »<sup>219</sup>. Il oppose surtout l'action européenne au « ne-pas-agir » asiatique. De telles idées sont partagées par d'autres intellectuels de l'époque. Mais pendant que Döblin, Hesse et Rolland par exemple focalisent sur des caractères asiatiques dans leurs « œuvres asiatiques », le personnage auquel Feuchtwanger s'intéresse le plus dans son drame indien, c'est un Européen: le gouverneur et homme d'action Warren Hastings. Finalement, son travail lui sert à analyser l'Europe (« J'ai écrit la pièce *Warren Hastings* pour me rendre compte de ce qu'était l'Angleterre impérialiste »<sup>220</sup>). Comme l'a montré le premier chapitre, il n'est pas question pour lui de vraiment abandonner l'Europe et sa façon d'être. Ce qu'il esquisse comme solution, face à la guerre, c'est une synthèse philosophique entre l'Europe et l'Asie. Il s'approche ainsi des pensées de son compatriote, du philosophe et voyageur Hermann Graf Keyserling<sup>221</sup>.

Dans *Exil*, Lion Feuchtwanger condamne l'Europe pour des traits *positifs* selon son propre jugement: positifs - mais dépassés. L'« humanisme bleu-ciel »<sup>222</sup>, les idées de démocratie et du libéralisme, l'héritage culturel européen lui semblent des armes trop faibles contre le fascisme montant. Dans la lutte contre les barbares nazis, l'Europe se révèle lâche et angoissée. Feuchtwanger ne voit plus le modèle alternatif à l'Occident en Asie, il le trouve dans la société socialiste. Par son roman comme par son engagement politique il appelle donc à supporter l'URSS. Il admire cette dernière en plus pour - selon lui - son caractère raisonnable. Ses prises de positions politiques sont très claires - « oui, oui, oui! » pour l'URSS et « non » à l'Europe<sup>223</sup> - et le mettent en opposition à des intellectuels plus critiques, surtout à Gide, avec qui il a vivement débattu de la question. Par contre, le roman *Exil* transmet la complexité de la question européenne pour l'écrivain allemand exilé en France. Il exprime aussi ses regrets de devoir prendre une telle décision, de devoir lâcher son Europe aimée. Le roman fait en plus comprendre par la construction narrative le caractère plutôt théorique du soutien pour l'URSS: elle n'apparaît qu'en future destination pour l'un des nombreux personnages. Le protagoniste Trautwein par contre se décide contre le socialisme et reste fidèle aux valeurs européennes, même s'il n'est pas capable de fournir des arguments raisonnables, il suit son cœur, il ne suit pas sa tête<sup>224</sup>.

Dans *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis* finalement, Lion Feuchtwanger d'une certaine façon résume ses rapports avec l'Europe et les illustre par un exemple historique: le progrès ne réside pas en Europe, mais ailleurs – au 18<sup>ème</sup> siècle, dans les treize colonies américaines insurgées. Elles représentent la santé sociale et morale que l'Europe absolutiste, décadente, « pourrie »<sup>225</sup> a perdue. D'après la théorie de la fonction d'un roman historique de Feuchtwanger, les lecteurs pouvaient - s'ils le voulaient - y voir aussi une condamnation de l'Europe contemporaine, compromise, à la fin de la deuxième guerre mondiale et dans l'après-guerre. Le progrès, devenu un terme essentiel pour l'auteur, s'est pourtant servi de l'Europe et de certains Européens pour se manifester. Beaumarchais, le protagoniste européen du roman, compte parmi ces Européens. Il doit être interprété comme symbole pour l'ambiguïté profonde

---

<sup>219</sup> Lion FEUCHTWANGER, « Die drei Sprünge des Wang-lun (1916) », *op. cit.*, p. 328, trad. jh. - « östliches Fühlen und Denken ».

<sup>220</sup> Id., *Journal intime*, *op. cit.*, p. 190, trad. jh. - « Ich schrieb das Stück *Warren Hastings*, um mir klar zu werden über das imperialistische England ».

<sup>221</sup> Cf. chapitre I de ce travail.

<sup>222</sup> Lion Feuchtwanger, *Exil*, *op. cit.*, p. 665. - « himmelblauer Humanismus » (EEA, p. 758).

<sup>223</sup> Cf. id., *Moskau 1937*, *op. cit.*, p. 111.

<sup>224</sup> Cf. chap. II de ce travail.

<sup>225</sup> FEUCHTWANGER, Lion, *Die Füchse im Weinberg*, *op. cit.*, p. 5 (préface), trad. jh.

de Lion Feuchtwanger envers l'Europe: un caractère aimable, même heureux, mais à la fin aléatoire dans ses convictions, insuffisamment fort face aux défis de l'histoire<sup>226</sup>.

Trois œuvres littéraires, trois genres, trois époques - trois fois condamnation de l'Europe, mais accompagnée, trois fois, d'ambiguïté émotive. Il est important de constater le caractère de cette ambiguïté: les sympathies de Feuchtwanger ne sont pas ou rarement ambiguës ou partagées. Son *cœur* bat pour le côté européen.

Il souligne par exemple la nécessité d'avoir vécu en France *et* aux Etats-Unis pour la rédaction de *Beaumarchais*, *Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis*<sup>227</sup>. Mais au contraire de ce qu'il prétendra devant le public américain plus tard<sup>228</sup>, le roman n'alterne pas sans arrêt entre les continents. La vie progressiste dans les treize Etats n'est décrite que de manière indirecte, c'est-à-dire par des souvenirs, des lettres, des rapports - le pays du progrès reste vague, ou, pour ainsi dire, théorique. Tout se passe en France, à Paris, à Versailles, en province française, les conflits crédibles, les personnages tragiques, décrits avec beaucoup de détails, de connaissance, d'empathie, de sagesse. Cela correspond parfaitement au modèle de l'autre roman examiné ici: *Exil*. Là aussi, la France est le lieu d'action, qui donne l'impression de vivre - alors que le pays dit de l'avenir n'apparaît que dans des débats et des projets. Les émigrants dits perdus dans leur idéalisme européen et dépassé mènent une lutte désespérée, mais - ils luttent. Ils font ce qui serait possible pour l'Europe entière, ils font vivre une utopie. Même *Warren Hastings*, drame du discours guerrier sur l'action, contient une petite allusion à une alternative proposée par le *cœur* et liée à l'Europe: quitter la carrière colonialiste et rentrer sur les terres en Europe avec l'aimée Marianne. C'est l'honnêteté d'un Trautwein et la générosité d'un Beaumarchais, leurs qualités irrationnelles et intuitives, qui dominent les romans, pendant que les personnages du côté du progrès comme Hanns et Franklin souffrent toujours plus au moins de leur obligation de transmettre le bon message. Même les représentants de la philosophie asiatique dans *Warren Hastings* ne sont pas décrits et observés en tant que caractères individuels, seulement le conflit du protagoniste européen est débattu.

L'antagonisme cœur versus tête surgit à maintes reprises dans l'œuvre entier. Pour le corpus de ce travail, il présente un *leitmotiv* dans *Exil*, et il apparaît également dans *Beaumarchais*, *Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis* et dans *Warren Hastings*. Toujours Lion Feuchtwanger communique le même message: il faut soutenir les forces du progrès et de la raison en acceptant quelques sacrifices et ainsi travailler pour une lente amélioration de la vie humaine. La tête doit primer le cœur - même si le cœur bat pour ce qui est combattu. Surtout à partir de son exil en France, il se réfère aussi au siècle des Lumières pour soutenir cette position. L'intuition, l'émotion, l'inconscient - tous les aspects qu'unit le concept du « cœur » lui semblent des synonymes de faiblesse ou de lâcheté, ou au moins une dangereuse impondérabilité dans le siècle tourmenté qu'il a vécu. Ses œuvres le montrent: sa biographie et le moment historique qu'il a vécu l'ont amené à supposer une étroite liaison entre ces forces incontrôlables et l'Europe. A l'époque du fascisme montant, Feuchtwanger traduisait sa vue des choses en position politique: une claire prise de parti pour l'URSS. Il gardait encore cette position plus tard, après que d'autres sympathisants comme Rolland par exemple eurent déjà pris leurs distances. Feuchtwanger quittait le continent refusé et n'y revenait pas. Deux guerres mondiales en provenance d'Europe, la meurtrière barbarie fasciste dominante l'Europe - avec Doris Rothmund on pourrait ajouter: l'holocauste, même si Feuchtwanger ne l'a pas thématiqué<sup>229</sup> - finalement l'impuissance européenne pendant la guerre froide - ces expériences ne permettent pas de tentative de rapprochement. L'Europe et le cœur - il faut les refuser, « mon cœur bat pour ce que je combats ».

Or, le lecteur du 21<sup>ème</sup> siècle, 50 ans après la mort de Feuchtwanger, se trouve dans une situation complètement différente. Il ne suppose pas automatiquement un refus de l'Europe. Au

---

<sup>226</sup> Cf. chap. III de ce travail.

<sup>227</sup> *Ibid.*

<sup>228</sup> *Ibid.*

<sup>229</sup> Cf. Doris ROTHMUND, *Lion Feuchtwanger und Frankreich ...*, *op. cit.*, p. 355.

contraire, la lecture des œuvres de l'écrivain se fait sur l'arrière-plan du caractère attirant de l'Union Européenne d'aujourd'hui. D'un côté l'image de l'Europe en déclin, que Feuchtwanger nous présente dans tous les trois textes, n'est pas aussi claire qu'il semble au début, comme nous l'avons vu – de l'autre côté, elle rencontre maintenant des lecteurs qui sont plus ouverts aux nombreux signaux d'affirmation émotive. Le double message sur l'Europe des trois textes présentés devient clair. Car ce sont des textes sur l'Europe. C'est elle que Feuchtwanger examine, même quand il promet autre chose.

Pour le lecteur des années 10, l'idée que l'action européenne égalait agression semblait logique – le lecteur d'aujourd'hui ne suppose plus cette connexion ; probablement il associera plutôt des conférences politiques et des mesures bureaucratiques à l'expression d'une Europe agissante. Pour le lecteur des années 40, Sepp Trautwein avec ses idéaux libéraux et avec son engagement pour l'individu, paraissait perdu - pour le lecteur d'aujourd'hui, il devient le dépositaire des valeurs « européennes » dans son époque infernale. Ces valeurs que Trautwein croit dépassées - démocratie, libéralisme, protection de l'individu et des minorités - sont aujourd'hui l'article à exporter de l'Europe. Pour le lecteur des années 50, le Beaumarchais de Feuchtwanger avec son engagement chaotique pour l'individu n'avait pas de chance contre un Franklin-Staline, pour le lecteur d'aujourd'hui, il donne l'exemple d'une politique des petits pas - celle qui reste après l'effondrement des gigantesques constructions idéologiques du 20ème siècle. L'avenir de la nouvelle société soviétique socialiste d'*Exil* s'est entre-temps terminé, la question de *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis* de l'admissibilité d'une analogie entre les Etats-Unis et l'URSS ne chauffe plus les esprits, et, comme dans *Warren Hastings*, l'Asie continue à ne pas subjuguier l'Europe. Les utopies sont devenues plus modestes, le concept du « progrès » est loin d'être aussi absolu qu'il ne l'était pour Feuchtwanger. Un certain progrès n'a probablement pas quitté entièrement l'Europe avec Benjamin Franklin. Mais on est, en Europe comme ailleurs, encore loin d'achever un paradis raisonnable sur terre.

« Mon cœur bat pour ce que je combats » - lire les trois œuvres examinées de Lion Feuchtwanger aujourd'hui signifie lire sur le charisme de l'Europe. Elle est racontée par Feuchtwanger, l'Européen exilé, homme politique mais plus grand écrivain encore. Malgré toutes les horreurs vécues et malgré toutes les positions prises, il restait beaucoup attaché à l'Europe, sa patrie spirituelle perdue. A l'occasion d'un article sur Tolstoï, dont il admirait profondément l'œuvre alors qu'il se moquait de ses regards politiques, Feuchtwanger notait, vers la fin de sa vie, la remarque suivante sur la relation entre une littérature vivante et les théories de son auteur. Tolstoï, écrivait-il, lui avait montré, « ... que souvent les théories des grands écrivains sont étranges et largement dépassées par l'éclairement qu'inspirent leurs créations poétiques »<sup>230</sup>. L'œuvre de Lion Feuchtwanger nous éclaire la perspective européenne, aujourd'hui plus que jamais.

---

<sup>230</sup> Lion FEUCHTWANGER, « Ketzerisches über Leo Tolstoi (1953) », in: Id., *Ein Buch nur für meine Freunde, op. cit.*, p. 317, trad. jh. – « ... wie oft die Theorien großer Dichter wirt sind und weit zurückbleiben hinter den Erkenntnissen, die ihre poetischen Schöpfungen erschließen ».

## Tableau chronologique

1884	naissance de Lion Feuchtwanger à Munich, 7. 7.
1907	doctorat sur Heinrich Heine, travail comme critique
1912	mariage avec Marta Löffler
1916	<i>Warren Hastings</i> , par la suite plusieurs autres drames
1919	connaissance et amitié avec Brecht, débuts du romancier
1925	déménagement à Berlin, <i>Jud Süs</i> , reprise de <i>Warren Hastings</i> avec Brecht sous le titre <i>Kalkutta 4. Mai</i>
1930	<i>Erfolg</i>
1933	Feuchtwanger parmi les premiers expatriés par les Nazis, émigration à Sanary-sur-Mer
1935	Congrès international des écrivains pour la défense de la culture à Paris
1937	voyage en URSS, <i>Moskau 1937</i>
1940	<i>Exil</i> , incarcération au camp Les Milles, fuite à travers l'Espagne et le Portugal aux Etats-Unis, <i>Der Teufel in Frankreich</i>
1943	installation à Pacific Palisades
1947	<i>Waffen für Amerika/Die Füchse im Weinberg</i>
1958	mort de Lion Feuchtwanger, 21. 12.
1977	édition francophone de <i>Die Füchse im Weinberg</i> sous le titre de <i>Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis</i>
2000	édition francophone d' <i>Exil</i>

Ce tableau comprend uniquement des œuvres et des dates d'importance particulière pour le présent travail.

# Bibliographie

## 1. Textes primaires

### 1.1 Lion Feuchtwanger

- FEUCHTWANGER, Lion (Léon), *Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des Etats-Unis*, trad. de l'allemand par Pierre Sabatier, Genève, Slatkine, 1977.
- Id., *Briefwechsel mit Freunden 1933 – 1958*, Berlin/Weimar, Aufbau, 1991, vol.1/2.
- Id., *Das Haus der Desdemona oder Größe und Grenzen der historischen Dichtung*, Frankfurt am Main, Fischer 1986.
- Id., *Der Teufel in Frankreich*, Frankfurt am Main, Fischer, 1986.
- Id., *Die Füchse im Weinberg*, Berlin, Aufbau, 2004.
- Id., *Die Witwe Capet*, Rudolstadt, Greifenverlag, 1956.
- Id., *Ein Buch nur für meine Freunde*, Frankfurt am Main, Fischer, 1984.
- Id., *Erfolg*, Frankfurt am Main, Fischer, 1975.
- Id., *Exil*, Berlin, Aufbau, 1993.
- Id., *Exil*, trad. de l'allemand par Nicole Casanova, Issy-les-Moulineaux, Arte Ed./Paris, Kiron Ed. du Félin, 2000.
- Id., *Goya oder der arge Weg der Erkenntnis*, Berlin, Aufbau, 2001.
- Id., *Jud Süß*, Berlin, Aufbau, 2004.
- Id., *La sagesse du fou ou Mort et transfiguration de Jean-Jacques Rousseau*, trad. de l'allemand par Claude Porcell, Paris, Fayard, 1998.
- Id., *Le juif Süß*, trad. de l'allemand par Serge Niémetz, Paris, Belfont, 1999.
- Id., *Le roman de Goya*, trad. de l'allemand par Henri Thiès, Paris, Calmann-Lévy, 1985.
- Id., *Moskau 1937. Ein Reisebericht für meine Freunde. Mit Auszügen aus Feuchtwangers KGB-Akte*, Berlin, Aufbau, 1993.
- Id., *Narrenweisheit oder Tod und Verklärung des Jean-Jacques Rousseau*, Berlin, Aufbau, 1998.
- Id., *Simone*, Frankfurt am Main, Fischer, 1983.
- Id., *Waffen für Amerika*, cf. *Die Füchse im Weinberg*.
- Id., *Warren Hastings, Gouverneur von Indien*. Schauspiel in vier Akten und einem Vorspiel, München/Berlin, Georg Müller, 1916.
- Id., ZWEIG, Arnold, *Briefwechsel 1933 – 1958*, Berlin/Weimar, Aufbau, 1984, vol.1 et 2.
- 1.1.1 *Articles de revue ou de journal*
  - Id., « Bin ich ein deutscher oder jüdischer Schriftsteller? (1933) », in: Id., *Ein Buch nur für meine Freunde*, op. cit., pp. 362 - 364.
  - Id., « Der Schriftsteller im Exil (1943) », in: Id., *Ein Buch nur für meine Freunde*, Frankfurt am Main, Fischer, 1984, pp. 533 - 538.
  - Id., « Die drei Sprünge des Wang-lun (1916) », in: Id., *Ein Buch nur für meine Freunde*, op. cit., pp. 328 - 331.
  - Id., « Die Witwe Capet », in: Id., *Ein Buch nur für meine Freunde*, op. cit., pp. 580 - 584.
  - Id., « Ketzerisches über Leo Tolstoi (1953) », in: Id., *Ein Buch nur für meine Freunde*, op. cit., pp. 317 - 318.
  - Id., « Über Jud Süß (1929) », in: Id., *Ein Buch nur für meine Freunde*, op. cit., pp. 379 - 382.
  - Id., « Vasantasena (1915) », in: Id., *Ein Buch nur für meine Freunde*, op. cit., pp. 191 - 198.
  - Id., « Versuch einer Selbstbiographie (1927) », in: Id., *Ein Buch nur für meine Freunde*, op. cit., pp. 354 - 355.
  - Id., « Vom Sinn und Unsinn des historischen Romans (1935) », in: Id., *Ein Buch nur für meine Freunde*, op. cit., pp. 494 - 501.
  - Id., « Warren Hastings, Selbstanzeige (1916) », in: Id., *Ein Buch nur für meine Freunde*, op. cit., pp. 375 - 78.
  - Id., « Zu meinem Roman Waffen für Amerika (1954) », in: Id., *Ein Buch nur für meine Freunde*, op. cit., pp. 394 - 402.

## 1.2 Autres auteurs

- BEAUMARCHAIS, Pierre Augustin Caron de, *La folle journée ou le Mariage de Figaro*, Paris, Presses universitaires de France, 2005.
- DÖBLIN, Alfred, *Die drei Sprünge des Wang-lun*, Berlin, S. Fischer, 1916.
- GIDE, André, *Retour de l'URSS*, Paris, Gallimard 1936.
- GOETHE, Johann Wolfgang von, *Werke*, Hamburger Ausgabe, vol. 1 à 14, München, DTV, 1982.
- HESSE, Hermann, *Siddartha*, Berlin, S. Fischer, 1922.
- KEYSERLING, Hermann Graf, *Das Reisetagebuch eines Philosophen*, München/Leipzig, Duncker & Humblot, 1919.
- LESSING, Theodor, *Geschichte als Sinnggebung des Sinnlosen oder Die Geburt der Geschichte aus dem Mythos*, München, Beck, 1919.
- MANN, Klaus, *Der Vulkan*, Berlin/Weimar, Aufbau, 1969.
- ROLLAND, Romain, *Mahatma Ghandi*, Paris, Stock, 1924.
- SPENGLER, Oswald, *Der Untergang des Abendlandes*, München, DTV, 1997.

## 2. Littérature secondaire

- COMBESQUE, Marie-Agnès, « L'exil à Paris », *Journal l'Humanité*, 27. 4. 2001.
- DETHURENS, Pascal, *De l'Europe en littérature: création littéraire et culture européenne au temps de la crise de l'esprit (1918 – 1939)*, Genève, Droz, 2002.
- Id., *Ecriture et culture: écrivains et philosophes face à l'Europe, 1918 – 1950*, Paris, H. Champion, Genève, Diff. Slatkine, 1997.
- DIETSCHREIT, Frank, *Lion Feuchtwanger*, Stuttgart, Metzler, 1988.
- FEUCHTWANGER, Marta, *Nur eine Frau: Jahre, Tage, Stunden*, München, Wien, Albert Langen, 1986.
- JARETZKY, Reinhold, *Lion Feuchtwanger mit Selbstzeugnissen und Bilddokumenten*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1984.
- KAHN, Lothar, « Exil in Amerika », in: STERNBURG, Wilhelm von (sous la direction de), *Lion Feuchtwanger, Materialien zu Leben und Werk*, Frankfurt am Main, Fischer, 1989, pp. 63 – 80.
- KÖPKE, Wulf, *Lion Feuchtwanger*, München, Beck, 1983.
- KRÖHNKE, Karl, *Lion Feuchtwanger - der Ästhet in der Sowjetunion*, Stuttgart, Metzler, 1991.
- LYU, Yong-Sang, *Lion Feuchtwanger und Indien: die Auseinandersetzung mit der indischen Philosophie zwischen 1914 und 1925*, Frankfurt am Main (et al.), Peter Lang, 2004.
- MANN, Heinrich, « Der Roman, Typ Feuchtwanger », *Ost und West*, Berlin, Nr. 6, Juin 1949.
- MANN, Thomas, « Freund Feuchtwanger », *Weltwoche*, Zürich, 2. 7. 1954.
- METZE, Klaus-Rüdiger, « Exil oder "Der Teufel in Frankreich" », in: STERNBURG, Wilhelm von (sous la direction de), *Lion Feuchtwanger, Materialien zu Leben und Werk, op. cit.*, pp. 37 – 62.
- MODICK, Klaus, « Vernarbte Wunden oder "Was wir an ihm problematisch finden" », in: STERNBURG, Wilhelm von (sous la direction de), *Lion Feuchtwanger, Materialien zu Leben und Werk, op. cit.*, pp. 278 – 291.
- MÜLLER-FUNK, Wolfgang (sous la direction de), *Jahrmarkt der Gerechtigkeit: Studien zu Lion Feuchtwangers zeitgeschichtlichem Werk*, Tübingen, Stauffenburg, 1987.
- PISCHEL, Joseph, *Lion Feuchtwanger*, Leipzig, Reclam, 1976.
- ROTHMUND, Doris, *Lion Feuchtwanger und Frankreich. Exilerfahrung und deutsch-jüdisches Selbstverständnis*, Frankfurt am Main (et al.), Peter Lang, 1990.
- SPALEK, John M., *Lion Feuchtwanger – a bibliographic handbook*, München, K. G. Saur, 1998 – 2004, 4 vol.
- STERNBURG, Wilhelm von, *Lion Feuchtwanger. Ein deutsches Schriftstellerleben*, Berlin, Aufbau, 1994.
- VILLARD, Claudie, *L'œuvre dramatique de Lion Feuchtwanger (1905 – 1948) et sa réception à la scène*, Bern, Berlin (et al.), P. Lang, 1994.
- WAGENER, Hans, *Lion Feuchtwanger*, Berlin, Morgenbuch Verlag, 1996.

WALTER, Hans-Albert, « Vom Sinn und Unsinn historischer Maskeraden. Das Problem von Feuchtwangers Analogieschlüssen am Beispiel von "Waffen für Amerika" », in: STERNBURG, Wilhelm von (sous la direction de), *Lion Feuchtwanger, Materialien zu Leben und Werk, op. cit.*, pp. 199– 223.

### **3. Abréviations**

EEA: *Exil*, édition allemande; BEA: *Beaumarchais ...*, édition allemande